

(Copie du texte corrigé)

SECRETARIAT SUD AMERICAIN
12/7/29

HUMBERT-DROZ :

Camarades, je me bornerai ce soir à un coup d'oeil d'ensemble sur les deux conférences parce que les matériaux ne sont pas encore arrivés. Nous n'aurons les résolutions et les matériaux écrits des conférences seulement dans quelques semaines.

Le congrès de Montevideo a été assez bien préparé par le Bureau préparatoire de Montevideo, qui a travaillé pendant plus d'une année, pour rassembler autour du programme des syndicats révolutionnaires tout le mouvement syndical de l'Amérique Latine. Les camarades de Montevideo ont réussi à se mettre en rapport avec le gros des forces syndicales de tous les pays de l'Amérique Latine, à l'exception de l'Argentine qui est restée en grande majorité aux mains des réformistes et des anarcho-sindicalistes, qui sont en train de fusionner avec les réformistes. Nous n'avons eu d'Argentine que la participation de quelques syndicats et de fédérations locales, aux mains de la minorité révolutionnaire, mais nous n'avons pas eu la majorité du mouvement syndical. Ailleurs, nous avons eu la majorité ou même la totalité des forces syndicales effectives de ces pays représentés au congrès de Montevideo. Une des caractéristiques de ce congrès, c'est qu'il dépasse de beaucoup les cadres de nos partis communistes et même des syndicats révolutionnaires qui sont groupés autour de l'I.S.R. Nous avions des représentants de syndicats réformistes à tendance autualiste sans orientation nette qui sont venus à Montevideo poussés par le désir de réaliser l'unité continentale pour prendre contact avec le mouvement syndical de l'Amérique Latine, attirés par cette idée de la concentration des forces ouvrières de l'Amérique Latine. C'était le cas pour la centrale de Paraguay qui n'est pas sous l'influence de notre parti, mais sous l'influence de réformistes qui ont été du reste très enthousiastes et qui ont travaillé en accord complet avec nous. C'était le cas aussi pour la centrale syndicale de Bolivie, qui a envoyé trois représentants dont un était communiste, l'un l'autre, un ouvrier mineur sortant de la mine, qui n'avait jamais vu autre chose que sa mine d'étain et qui venait là avec tout l'élan révolutionnaire des ouvriers mineurs qui font 36 heures de travail de suite et le troisième, nettement réformiste et gouvernemental, qui ne cessait de poser la question du port pour la Bolivie, d'un échoué sûr le port pour son pays.

Ceci démontre que nous n'avions là pas seulement les forces communistes, nous avions les représentants du mouvement syndical qu'il est et avec sa ~~caractéristique~~ idéologique et sa faiblesse dans les différents pays de l'Amérique Latine, même d'Argentine, et ceci montre l'influence que exerce la préparation du congrès de Montevideo sur le mouvement syndical, la Fédération des Cheminots qui est nettement réformiste et adhérente à Amsterdam et qui est en fait un syndicat gouvernemental, dans lequel Irrogoiti a une grande influence, a été, sous la pression de la base, obligé d'envoyer une représentation fraternelle de deux délégués qui sont restés en observateurs au congrès, en tant qu'ils aient la fin, sans avoir voulu parler. Ils avaient et d'accord que le congrès de Montevideo envoie une délégation fraternelle au congrès de la Fédération des Cheminots qui avait lieu à Amsterdam, le congrès de la Fédération des Cheminots, et nous a désignés pour aller représenter le congrès de Montevideo.

Montevideo à cette conférence. Vous savez qu'on ne les a pas laissés entrer et quand ils sont entrés de force ont voulu parler, le Presidium du congrès a appelé la police et les a fait arrêter. La police les a ~~arrêtés~~ relâchés le jour même. Mais c'est un fait que les réformistes d'Argentine ont envoyé des représentants au Congrès de Montevideo, sous la pression des organisations de base, et cela montre l'influence qu'a exercé le congrès de Montevideo sur l'ensemble du mouvement syndical, même sur la base des syndicats réformistes adhérents à Amsterdam.

Une autre caractéristique du congrès c'est qu'il a provoqué pendant le temps de sa préparation et qu'il provoquera encore une concentration des forces syndicales et leur unification dans chaque pays de l'Amérique Latine. Dans une série de pays, le mouvement syndical était ou est encore complètement dispersé. Les syndicats sont corporatifs, mutualistes, locaux, sans liens avec les organisations locales des autres corporations ou d'une autre localité, etc... L'influence de Montevideo a été de grouper ces forces syndicales dispersées autour d'un centre continental sur la base de la lutte de classe. Ce fut le cas pour le Mexique, avec la fondation de la Centrale syndicale révolutionnaire du Mexique. Je reviendrai sur ce point, car j'ai l'impression que la création de la centrale révolutionnaire au Mexique a été précipitée et ce fut le cas pour le Brésil, où le congrès constitua la Confédération syndicale du Brésil.

La fin d'avril a été un grand succès pour le mouvement unitaire au Brésil. Il y avait environ 30.000 ouvriers appartenant à différentes régions du Brésil et des centres de travailleurs socialistes. Ils ont élu des représentants de toutes les régions du pays. Tous les syndicats adhérents ne sont pas révolutionnaires, tous ne sont pas sous l'influence communiste, mais tous veulent concentrer et unir les forces ouvrières du Brésil sur un programme de lutte de classe. Il y a possibilité pour la Confédération Générale du Travail d'éduquer ces forces nouvelles.

Ce fut le cas aussi pour l'Uruguay. Vous savez que notre parti y avait suivi la tactique syndicale qui avait provoqué l'exclusion de la minorité révolutionnaire des syndicats anarcho-sindicalistes. La minorité exclue a immédiatement constitué un bloc d'unité et il faut dire que notre parti a manœuvré avec ce bloc d'une façon tout à fait intelligente. A plusieurs reprises, il a offert de dissoudre ce bloc pour reconstituer l'unité dans les vieux syndicats, à condition qu'ils respectent la démocratie ouvrière. Il a même, à un moment donné, dissout le bloc pour reconstituer un comité d'unité syndicale plus large, groupant avec l'ancien bloc des syndicats autonomes qui n'avaient pas été liés auparavant à la minorité syndicale mais qui entraînés par la préparation du congrès de Montevideo se sont unis au bloc d'unité. Il a abouti, à la veille du Congrès de Montevideo, à la constitution d'une centrale syndicale unitaire de l'Uruguay, qui groupe environ les 9/10 des forces syndicales de l'Uruguay. Ce qui reste aux anarcho-sindicalistes et aux anarchistes ne représente plus aucune force ouvrière réelle, les véritables forces ouvrières sont concentrées dans notre centrale syndicale qui compte 12.000 membres.

Ce fut le cas de l'Equateur où la centrale nationale n'est

pas encore constituée, mais où le travail de préparation pour Montevideo s'est fait sur la base d'un comité pour l'unité nationale et où, à la rentrée des délégués de Montevideo, sera réalisée un congrès syndical en vue de la constitution d'une centrale syndicale adhérent à Montevideo.

C'est le cas pour le Pérou, dont les principaux syndicats étaient représentés à Montevideo. Un comité d'unification est constitué qui doit réunir un congrès prochainement afin de former une centrale syndicale pour le Pérou, adhérent à Montevideo. A l'Equateur, comme au Pérou, il n'existe pas de comité d'autres centrales et les Comités d'unité qui ont préparé Montevideo rallient le gros des forces syndicales existantes dans les deux pays.

Pour la Colombie, - je reviendrai plus en détail sur la situation de ce pays qui est plus difficile qu'ailleurs, - le travail préparatoire de Montevideo a provoqué la séparation du parti et des syndicats qui formaient un seul mouvement confondu, et la création d'une centrale syndicale. Mais personne ne s'est occupé de la faire fonctionner. Un aventurier qui s'est fait le secrétaire général de la nouvelle centrale est arrivé à Montevideo pour représenter le nouveau syndicat de Colombie, mais les représentants des syndicats officiels qui étaient présents ne l'ont pas reconnu comme le représentant du mouvement syndical. La situation est très difficile dans tout le mouvement colombien et nécessite de notre part une intervention énergique et urgente, aussi bien pour les syndicats que pour le parti.

Une des caractéristiques de Montevideo, à côté de ce fait qu'il dépassait beaucoup nos cadres communistes et révolutionnaires, est donc qu'il a provoqué en Amérique Latine un grand et profond mouvement de concentration et d'unification des forces syndicales existantes sur la base de la lutte de classe, de la lutte contre l'impérialisme et le réformisme et crée partout la base de laquelle on peut partir pour organiser vraiment la classe ouvrière.

Mais il faut reconnaître aussi que le congrès de Montevideo a démontré, comme du reste notre conférence de Buenos-Aires, qu'en réalité le mouvement syndical de l'Amérique Latine ne groupe, ni n'organise encore le vrai prolétariat de l'Amérique Latine; ceux qui sont organisés dans le mouvement syndical sont en général les ouvriers des villes, les travailleurs des branches secondaires de la production ou des petites entreprises de type-artisan, etc..., mais les grandes masses des ouvriers agricoles et des grandes entreprises impérialistes qui forment la base du prolétariat, les vrais exploités de l'Amérique Latine ne sont pas organisés dans le mouvement syndical dans aucun pays, sauf en Colombie où le parti organise les ouvriers agricoles d'une manière sporadique en vue d'une grève. On a organisé les ouvriers agricoles des plantations de bananes en Colombie pendant 3 mois à 100%. Je reviendrai en détail sur la grève des bananes qui est une page des plus intéressantes de la lutte des ouvriers révolutionnaires de l'Amérique Latine; mais les méthodes d'organisation en Colombie sont tout à fait particulières; on envoie un délégué du parti dans la zone bananière avec l'ordre de préparer une grève; de délégué y travaille trois mois, il organise l'ensemble de la classe ouvrière; pas un seul ouvrier des plantations ne reste inorganisé, pas un seul qui ne paye quelque chose pour la grève; ils ont ainsi réuni 60.000 colons, parmi les ouvriers eux-mêmes; ils ont réuni plus de 500.000 dollars parmi les petits commerçants et les petits bourgeois de la zone et fait des préparatifs pour soutenir la grève; crée une coopérative ouvrière, achète des provisions pour le ravitaillement des ouvriers. La grève a eu un caractère

révolutionnaire, une véritable insurrection, Les premières troupes ont été immédiatement entourées par les grévistes, la fraternisation avec les grévistes a été absolue; les grévistes ont donné à manger aux soldats; les soldats ont offert leurs armes aux grévistes; les officiers ont été obligés de jurer sur le drapeau rouge qu'ils ne trahiraient pas le prolétariat, les ouvriers et soldats ont fait des manifestations et, je le répète, le mouvement a été absolument complet et de caractère révolutionnaire. Mais après, la grève il n'y a plus d'organisation et nous avons discuté, bataillé avec les camarades colombiens pour leur faire comprendre qu'il faut organiser les ouvriers d'une façon permanente, qu'il ne peut y avoir de mouvement victorieux sans une organisation nationale forte; ils affirment qu'on ne peut pas organiser les ouvriers sans un but précis. Quand on leur dit qu'on va préparer une grève ils s'organisent aussitôt, mais ils ne veulent pas payer de cotisations régulières et s'organiser. Une des grandes faiblesses de notre mouvement latino-américain, c'est que les ouvriers agricoles, en général, dans tout le pays de l'Amérique latine ne sont pas organisés dans le mouvement syndical; il y a de grosses difficultés à organiser les ouvriers agricoles en général. Si nous prenons le Brésil, le pays des grandes plantations, il est difficile de pénétrer dans les plantations, d'abord l'immensité du pays, le manque de moyens de communications, l'isolement des plantations des centres urbains et surtout la police des plantations qui empêche l'entrée des entreprises. Les camarades des divers pays ont essayé plusieurs moyens pour pénétrer dans les plantations: les marchands ambulants, mais les marchands ambulants, sans une grande quantité de plantations, ne peuvent pas extraire du produit; les ouvriers sont obligés d'acheter dans les usines des grandes entreprises et le petit commerce n'a pas le droit d'y pénétrer. Ils ont essayé d'envoyer des joueurs de guitare qui font de l'agitation, mais il est arrivé que les propriétaires fonciers ont fait saisir et brûler ces joueurs de guitare. C'est très difficile de pénétrer dans les grandes plantations, dans les plantations de l'imperialisme et les latifundias de caractère féodal, mais c'est là une des tâches principales de notre mouvement syndical que le congrès de Montevideo a fortement souligné, d'organiser les ouvriers agricoles qui sont parmi les forces révolutionnaires les plus actives, le prolétariat le plus concentré, le plus exploité, le plus combatif.

Une autre faiblesse, c'est que les ouvriers des grandes entreprises industrielles imperialistes ne sont pas organisés à l'exception, dans une faible mesure, du Mexique. Dans les autres pays, les mineurs, les ouvriers des puits de pétrole et de toutes les grandes entreprises imperialistes ne sont pas organisés; de même pour les grands frigorifiques d'Uruguay, d'Argentine qui pourtant sont plus rapprochés des grands centres urbains que ne le sont généralement les mineurs et des exploitations de pétrole, etc... Les grèves qui ont eu lieu dans les frigorifiques sont des grèves spontanées, sans organisation syndicale, quand les ouvriers n'en peuvent plus, ils déclenchent des grèves, généralement complètes et de caractère nettement révolutionnaire; ils luttent avec la police, l'armée, mais sans organisation syndicale. Je dirai tout à l'heure en parlant de notre conférence de Buenos-Aires que nous devons tenir compte d'une différenciation au sein même de la classe ouvrière. Il y a deux couches très nettes: le prolétariat le plus exploité, qui est formé des ouvriers agricoles et des ouvriers des grandes entreprises imperialistes, des mines, etc... avec des salaires et des conditions de vie très bas; et le prolétariat des villes parasites de l'Amérique latine qui est employé dans les branches secondaires de la production, dans les petites entreprises, etc..., qui a des bas salaires, mais supérieurs et un niveau de vie sensiblement semblable à l'ouvrier

européen. C'est très caractéristique à Montéviséo où les ~~xxxxxxx~~ frigorifiques sont aux abords de la ville que les ouvriers des frigorifiques sont parqués dans un quartier, dans une ville à eux, tout à fait séparés du reste de la ville; ils habitent des barraques à planches, de tôles, sans canalisation, sales, etc... Ils sont composés d'émigrants dans la grande majorité, d'émigrants polonais, des pays baltes, des pays balkaniques, etc..., et n'ont aucun contact avec les ouvriers de la ville de Montéviséo et avec le mouvement syndical. Nous nous sommes fortement insisté dans les deux conférences pour que le mouvement syndical révolutionnaire et nos partis s'orientent vers ces couches du prolétariat les plus exploitées: le prolétariat agricole et celui des grandes entreprises impérialistes. La base du mouvement syndical révolutionnaire de masse c'est ce prolétariat et non les garçons de café, les coiffeurs, les chauffeurs de taxis, qui sont généralement organisés dans tous les pays de l'Amérique latine, mais qui sont aussi la base de l'idéologie petite bourgeoise, anarcho-syndicaliste ou réformiste. Ce qui est intéressant aussi au congrès de Montéviséo c'est que nous avons représentés toutes les races de l'Amérique latine sans que nous ayons fait un effort spécial pour cela; les nègres, les indiens, les mulâtres, etc..., étaient représentés dans presque chaque délégation.

Quel est le résultat du congrès de Montéviséo? Il a donné à tout le mouvement syndical de l'Amérique latine un grand élan en avant vers l'organisation. Naturellement, c'est un point de départ et nous devons maintenant continuer et intensifier le travail. Il ne faut pas considérer ce congrès syndical comme un grand succès définitivement assuré. Nous aurons maintenant une très forte contre offensive des réformistes, de la C.O.F.A. et d'une part et d'Amsterdam d'autre part. Amsterdam est en train de concentrer ses forces en Argentine et s'efforce d'établir des liaisons avec des groupes réformistes des différents pays par le B.I.T.

Mais, je le répète, le congrès de Montéviséo a organisé en une Confédération latino-américaine d'une façon ferme, le mouvement syndical de l'Amérique latine qui existe actuellement. C'est peu de chose en regard des grandes masses des ouvriers des mines, des ouvriers des grandes entreprises impérialistes et surtout des grandes masses d'ouvriers agricoles. Mais, c'est un grand succès parce que c'est la majorité du prolétariat actuellement organisé de l'Amérique latine qui est derrière le congrès et le programme de Montéviséo et la possibilité existe, si nous travaillons bien, d'étendre rapidement notre organisation. Il a été un grand succès démonstratif évant l'Amérique latine. Toute la presse en a parlé et la répercussion du congrès dans la plupart des pays a été grande, au point de vue propagande dans les masses ouvrières.

Au congrès de Montéviséo comme à notre conférence de Buenos-Ayres, étaient représentés les pays suivants :

Le Mexique, Guatemala, Salvador, Costa Rica; - de Costa Rica, des éléments que nous n'avons pas eus à la conférence des partis des représentants des syndicats réformistes gouvernementaux, - Panama, Colombie, Venezuela, Equateur, Pérou, Bolivie, Brésil, Cuba, Uruguay, Paraguay, Argentine. Le pays qui était absent fut le Chili, où les conditions de répression fasciste sont telles qu'à la veille de notre conférence et de notre congrès, la centrale de notre parti, qui avait été reconstituée peu de temps auparavant par Codovilla a été saisie et mise sur un bateau de guerre qui n'est pas revenu. On ne sait pas si nos camarades ont été fusillés ou ~~xxxx~~ déportés, mais au moment où je suis parti d'Amérique latine, nous avons eue la nouvelle qu'un camarade venait de la région du Salpêtre pour reprendre le contact avec

le secrétaire de Buenos-Aires. La police s'est infiltrée dans les rangs du parti de la Foch, a provoqué une complète désorganisation de nos forces. Un camarade ne veut pas parler à un autre parce que tous se méfient les uns des autres. C'est une situation excessivement difficile.

A notre conférence de Buenos Ayres étaient représentés les mêmes pays. Elle a été plus réduite en nombre que le congrès de Montevideo. Nous lui avons donné non pas un caractère démonstratif et d'agitation stérile, mais un caractère de travail interne. Nous l'avons préparée surtout au cours du congrès de Montevideo. Le secrétariat Sud-Américain a eu des conversations avec toutes les délégations. Nous avons cherché à tirer des délégués qui étaient à Montevideo le maximum de renseignements sur la situation du prolétariat, sur les partis, etc. Au début, nous n'avons obtenu que de grands discours, pour nous démontrer la situation révolutionnaire, pour montrer que l'Internationale devait envoyer beaucoup d'argent, des délégués, des experts militaires pour faire la révolution dans leur pays, etc... Nous avons cherché à éliminer toute cette phraseologie révolutionnaire pour avoir quelque chose de plus concret, des renseignements que nos camarades pouvaient nous donner sur la situation de la classe ouvrière, des paysans, etc. Nous avons réussi à faire une série d'enquêtes sur la situation de la classe ouvrière, des paysans, sur le mouvement ouvrier, sur la situation de nos partis et des organisations ouvrières dans ces différents pays; enquêtes extrêmement intéressantes qui ont été pour nous à Buenos Ayres une base excellente pour les travaux de la conférence.

A la conférence même, sur tous les points de l'ordre du jour, il y eut une discussion vivante et en général intéressante. Le caractère a été tout différent de celui du congrès de Montevideo. A Montevideo, le congrès était essentiellement démonstratif et certains problèmes, même les plus importants du mouvement syndical, ont tout à fait échappés aux camarades qui dirigeaient le congrès et ne sont même pas apparus dans les ~~maximes~~ commissions du congrès, qui discutaient des revendications immédiates. C'est seulement à la conférence de Buenos-Aires en allant plus au fond des questions qu'on a vu surgir de nouveaux problèmes. Par exemple, le problème des races. Ce n'est qu'en l'abordant et on n'a fait à Buenos Aires qu'effleurer ce problème qui est excessivement compliqué et difficile, que nous avons vu surgir une question qui est une question syndicale de premier ordre pour l'Amérique Centrale. Dans les grandes plantations de bananes du centre de l'Amérique, de Panama et de Colombie, la compagnie nord-américaine "United Fruit Company" transporte des milliers et des dizaines de milliers de nèges de Haïti, St Domingue, de la Jamaïque pour remplacer la main d'œuvre ~~indigène~~ indigène. Ils donnent en général aux nèges le ~~ble~~ ~~de~~ d'hommes de confiance des blancs à l'égard de la main d'œuvre indigène indienne, un salaire légèrement supérieur et éliminent du travail des milliers d'indiens pour les remplacer par des nèges.

VASSILIEV : quel motif ?

HUBERT-DROZ : Ils ont, d'une part, plus de résistance physique, d'autre part, pour amener la division dans les rangs des ouvriers agricoles, la lutte de race entre nèges et indiens des plantations se développe et prend des formes tout à fait violentes d'assassinats de nèges par les indiens, d'indiens par les nèges, etc...

C'est un problème excessivement grave pour nous. Les camarades mexicains, par exemple, disaient que ce problème n'est pas difficile à résoudre. Il faut, disaient-ils, que dans tous les

pays on fasse comme au Mexique une loi qui interdise l'importation de la main d'oeuvre chinoise et de la main d'oeuvre nègre. La loi américaine fixe à 8 ou 3% le nombre des nègres qui peuvent être employés dans les entreprises. Suites de l'agitation, disait Siqueros, pour avoir une loi comme celle du Mexique pour empêcher l'intervention de la main d'oeuvre étrangère. Les Cubains et la conférence unanime ont immédiatement protestés contre cette façon de résoudre la question des races, mais le problème demeure pour notre mouvement dans l'Amérique centrale et le nord du continent comme un des problèmes les plus aigus. L'"United Fruit Company" a décidé après la grève des bananes de Colombie, parce qu'il y a une crise de la main d'oeuvre qui après la grève est partie dans le centre du pays, de faire venir 10.000 ouvriers nègres des Antilles. C'est fait intéressant c'est que des nègres, ceux de la Jamaïque, de Haïti, et des autres îles des Antilles, se livrant des batailles rangées, se lancent les uns contre les autres dans les plantations de canne à sucre de Cuba. Une lutte entre les nègres des diverses nationalités se développe de façon très aigüe. Ceci pose à nos par les États-Unis, l'Angleterre, et de France et de Hollande la question du développement d'une organisation et d'une agitation révolutionnaire dans ces différentes colonies des Antilles.

Un problème tel que celui-là n'avait pas été aperçu par le congrès de Montevideo et ce n'est qu'en posant le problème des races ou même en discutant la question des races que cette question a surgi. Certains camarades niant l'existence d'un problème des races et disaient que d'après la Constitution des pays de l'Amérique latine les nègres et indiens peuvent parvenir aux plus hautes fonctions politiques et sociales. Au V^e Congrès, les camarades du Brésil nous avaient dit qu'il n'y avait pas de problème de race au Brésil. Or, au Brésil et ailleurs, il existe des races se posent de la façon la plus aigüe.

Quels sont les problèmes que nous nous touchés à la conférence de Buenos-Ayres et que nous avons cherché à approfondir. J'ai déjà touché un des problèmes: c'est le caractère parasitaire des villes de l'Amérique latine et la structure de la classe ouvrière déterminée par ce caractère semi-colonial. C'est quelque chose de très caractéristique de voir Buenos-Ayres ou Montevideo ou Rio de Janeiro, de grandes villes semblables aux plus grandes villes européennes, sans grandes industries, possédant seulement les industries indispensables à la subsistance de la ville qui vit essentiellement du commerce et de l'exploitation du pays. Toutes les entreprises d'exportation, d'importation, de crédit, de transport de tous les pays imperialistes pullulent. Même les fabriques qui se développent sont des fabriques qui sont directement liées à l'importation des produits fabriqués à l'étranger. On construit à Buenos-Ayres de grandes fabriques de montage d'automobiles; les grandes tracts yankés envoient les pièces détachées à Buenos-Ayres, le montage se fait sur place, mais cette industrie est liée directement à l'importation des grandes entreprises imperialistes dans le pays.

Les industries de base qui font la richesse du pays ne se trouvent pas dans les grandes villes, la ville a un caractère absolument parasitaire comme toutes les couches de la bourgeoisie nationale et, je le répète, la nationalité de ces villes, dans une très large mesure, participe à ce caractère parasitaire et inséparable avec la bourgeoisie nationale et

étrangère à l'exploitation du reste du pays, il forme une caste d'aristocrates ouvriers de l'industrie. Il serait ridicule de poser la question des colporteurs, des garçons de café, de chauffeurs de taxis, etc... Et pourtant il y a une quantité d'ouvriers qui travaillent dans de petites entreprises de caractère artisanal qui forment une grande partie de la classe ouvrière de ces grandes villes, souvent la base du mouvement syndical. Il y a aussi des ouvriers de certaines catégories de transports, des cheminots qui ont à l'égard des ouvriers du rail, des ateliers et à l'égard du prolétariat en général une position privilégiée. Ce serait une grosse erreur de croire qu'il n'y a pas en Amérique latine un sentiment de développement du socialisme, soit du type syndicaliste ou du type corporatif ou de type ouvertement réformiste gouvernemental comme l'est la grande partie du mouvement syndical en Argentine. Cette idéologie réformiste vient du fait que les catégories organisées participent à l'exploitation du reste du pays et forment une certaine catégorie d'aristocrates ouvriers à l'égard des ouvriers des grandes entreprises impérialistes et des ouvriers agricoles.

Une autre question. On cherche à approfondir dans la conférence de nos partis la question agraire; elle joue, en Amérique latine, un rôle de premier plan. La structure économique et la structure sociale de toute la production agraire de l'Amérique latine doivent être étudiées par nous avec plus de détail que jusqu'à présent. Il y a toute une série de régimes économiques et de régimes d'exploitation très différents qui vont de la grande entreprise rationalisée moderne, avec la technique des États-Unis, comme sont certaines régions de plantations de café, de bananes, etc., où l'ouvrier a nettement le caractère de l'ouvrier agricole, qui ne reçoit que son salaire, qui n'a aucun droit de planter, d'avoir un jardin ou un morceau de terre à lui, qui est nettement le prolétaire de la grande entreprise, jusqu'aux formes les plus pures du servage et de l'esclavage. Nous avons parlé dans nos thèses des "survivances" d'esclavage et de féodalisme. Mais il existe un servage réel avec tous les caractères du service personnel et des prestations personnelles des paysans au propriétaire foncier. La vente du travailleur agricole avec la terre se fait encore sur une grande échelle, dans un grand nombre de pays de l'Amérique latine et en particulier dans la région des Andes, de l'Équateur, au Pérou, au Colombie, au Venezuela et surtout particulièrement en Bolivie. Le système qui existe dans les grandes plantations du littoral coton, canne à sucre, cacao, café, etc..., est une forme intermédiaire entre les grands latifundias féodaux et les grandes entreprises modernes.

Mais les grands latifundias de la montagne sont encore du type féodal absolu, avec le droit du seigneur à la première nuit et le service personnel des paysans, etc... Les propriétaires fonciers féodaux se moquent des lois du travail. Le travail se règle de cette façon: du lever du soleil au coucher du soleil, le paysan, sa femme et ses enfants doit son travail au propriétaire foncier. En général, le paysan ne reçoit aucun faible salaire ou pas de salaire du tout, mais un petit lopin de terre dans le latifundia où il a la possibilité de cultiver des produits pour sa famille et ses besoins personnels, mais dont il doit souvent payer la location au propriétaire foncier qui lui en retient sur son salaire. En plus à cette forme féodale absolue, existe

9

encore la vente des esclaves. En Colombie, par exemple, au Venezuela, etc..., existe encore la vente des esclaves.

VASSILAY ; qui sont ces esclaves?

ROBERT-DROZ : Ou bien des indiens, ou bien des nègres. En général des indiens et c'est là qu'on voit réellement le problème des races. Ceux qui achètent et vendent des esclaves sont des blancs et ceux qui sont achetés & vendus sont des Indiens; sans doute, théoriquement, tous les indiens ont le droit de parvenir à tous les plus hauts postes de l'Etat! En général, les indiens sont les plus exploités, ont des conditions plus misérables que les nègres. Ainsi, au Pérou, les nègres sont en général serviteurs des blancs, hommes de confiance des blancs et participent à l'exploitation des indiens. Je le répète, il y a des formes tout à fait vivantes de l'esclavage et du servage. Il y a aussi d'autres formes plus hypocrites. Dans les grands latifundias, dans plusieurs pays, la vente des esclaves se fait sous la forme suivante: les ouvriers agricoles sont engagés par des contrats de travail de 25 ou 30 ans, c'est-à-dire des contrats de travail à vie. Les propriétaires fonciers ne vendent pas directement l'ouvrier, mais vendent le contrat de travail, pour le reste de la durée, à un autre propriétaire. Naturellement, la force de travail de l'ouvrier est vendue avec le contrat de travail qui n'est que la lettre de voiture qui permet de respecter les lois démocratiques et républicaines!

Une chose intéressante c'est qu'à côté de ce régime féodal précisément cotoyant le régime féodal, des grands latifundia de la Terra, et luttant contre ce régime, existent encore dans toute la région des Andes, les communautés agraires primitives qui travaillent en commun la terre commune et qui se défendent contre la conquête des terres par les propriétaires fonciers encore maintenant, ou qui luttent pour reprendre la terre qu'on leur a enlevée. La conquête de la terre par les propriétaires fonciers n'a pas cessé et sans cesse au Pérou, en Equateur, en Bolivie, en Colombie, les communautés agraires sont en lutte pour sauvegarder leur terre contre le pillage des propriétaires fonciers. Il est intéressant de voir le rôle joué par l'Eglise catholique en général pour "conquérir" la terre des communautés agraires. Les propriétaires fonciers s'arrangent avec le curé de la communauté agricole et le curé engage les indiens à faire de grandes dépenses pour la fête d'un saint ou du patron de la communauté. Les indiens n'ont pas l'argent nécessaire. Alors, le curé suggère d'emprunter l'argent chez le propriétaire foncier. Celui-ci prête l'argent et, au moment où il faut rembourser les indiens ne le peuvent pas; on va devant les tribunaux qui déclarent que la terre appartient au propriétaire foncier qui a prêté l'argent. C'est pourquoi la lutte contre les propriétaires fonciers est en même temps la lutte contre l'Eglise catholique. Les indiens savent que l'Eglise les a trompés et aide les propriétaires à les dépouiller de leur terre.

Les soulèvements d'indiens qu'il y a eu au Pérou, en Bolivie, en Equateur, sont les soulèvements des communautés agraires contre les grands propriétaires fonciers qui veulent les dépouiller ou des communautés agraires qui ont été conquises par les propriétaires fonciers, pour reprendre la terre.

Une chose intéressante aussi dans cette conquête de la terre, c'est que les indiens ne quittent pas leur terre, lorsque la terre passe du régime de la communauté au régime féodal des grands propriétaires fonciers. L'Indien passe de l'état de paysan à l'état de serf, mais il reste sur sa terre et lutte pour la reconquérir.

Malheureusement pour nos partis, nos syndicats unitaires et encore plus pour Krestintern, nous n'avons aucun lien avec les masses d'indiens qui vivent en communauté agraire et qui sont des éléments révolutionnaires, de premier ordre, un des principaux leviers du mouvement révolutionnaire en Amérique latine.

En plus, il y a encore d'immenses régions où les Indiens vivent tout à fait hors de la civilisation, de chasse et de pêche, où ils ne connaissent pas le fer, où ils ont des flèches en bois très dur. Ils n'ont aucun contact avec la civilisation et vivent en tribus. Il y en a en Colombie, près de la frontière à Colombie et du Vénézuéla & dans la région du centre de l'Amazonie, Brésil, Vénézuéla, Colombie, Equateur, Pérou et Bolivie.

De cette analyse rapide de la structure de l'économie agraire et aussi de la structure des classes dans les régions agricoles, nous voyons la nécessité de différencier notre action suivant les différentes couches de la population dans les grandes plantations et rationalisées, notre travail doit être très différent du travail dans les latifundia de caractère féodal ou dans les communautés agraires. Il faut différencier aussi selon les diverses cultures et les diverses régions, selon les races employées dans la production, en n'oubliant pas que dans certains pays ou dans certaines régions, le problème de la main d'œuvre des plantations se complique encore du problème de l'immigration.

Le problème de la petite propriété agraire joue un rôle secondaire dans l'ensemble du continent mais il a une importance plus grande au Mexique, en Argentine et en Uruguay. Là aussi, nous devons étudier les conditions concrètes et y adapter notre politique.

Un problème qui est aussi pour nous d'une très grande importance est celui d'aborder certains problèmes de défense des intérêts de la classe ouvrière et d'engager des luttes pour les revendications immédiates qui soient compréhensibles par les ouvriers auxquels nous nous adressons. Je vous ai dit que le représentant des mines d'étain de Potosi nous a raconté comment on travaille dans cette région. Les ouvriers travaillent dans la mine 36 heures de suite, ils descendent le matin dans la mine, ils ont une heure pour le dîner dans le fond de la fosse, une heure pour le souper au fond de la fosse (ils prennent à manger avec eux), ils travaillent toute la nuit, le matin on les sort de la mine pour leur faire prendre l'air pendant deux heures, ils rentrent dans la mine et ils en sortent le soir seulement pour se reposer 12 heures et le lendemain, ils rentrent dans la mine pendant 36 heures. Une autre méthode d'exploitation dans les mines là-bas est de mettre un filon à un contre-maître qui prend sur lui d'organiser la corvée. Le travail se fait alors par périodes de 24 heures : 24 heures de fond, 24 heures de repos. Ceux qui travaillent 36 heures ont le repos dominical, c'est-à-dire que quand la rentrée tombe le dimanche ils ne rentrent que le lundi matin, mais pour ceux qui travaillent par le système des 24 heures il n'y a pas de repos du dimanche.

Quand nous avons parlé avec ce camarade de la journée de 6 heures dans les mines; pour lui, passer de 36 heures à 6 heures, c'est un tel saut que ça lui semble un paradis irréalisable à Potosi. Il a dit immédiatement : Camarades, je veux commencer l'agitation pour la journée de 24 heures! Vraiment, nous n'avons

par, et les canabades du Secrétariat n'avaient pas l'idée que de telles conditions de travail existaient en Amérique latine. Certains travaux dans les mines d'étain sont tels que les ouvriers s'y travaillent qu'un ou deux mois quand ils sont endettés parce qu'ils doivent travailler avec un perforateur à qu'au bout de 6 à 8 mois à cette machine, l'ouvrier est ruiné; les ouvriers ne vont à cette machine que quand ils sont endettés auprès de la compagnie et qu'ils ne savent que devenir. Ils prennent cette machine comme une possibilité d'augmenter leurs salaires.

Les ouvriers sont parqués, personne ne peut entrer dans cette région minière s'il n'est lui-même ouvrier de la compagnie. Ce sont tous des Indiens; une partie des Indiens viennent des communautés agricoles travailler dans les mines et retournent ensuite, c'est une main d'œuvre temporaire. Mais la majorité des mineurs sont une main d'œuvre permanente. Les ouvriers sont obligés d'acheter les produits dans les magasins de la compagnie, ils s'endettent et quand un ouvrier est endetté il ne peut plus sortir de la compagnie. C'est en général le système par lequel maintient la main d'œuvre en Amérique latine dans les plantations comme dans les mines et les grandes entreprises impérialistes. L'ouvrier endetté ne peut plus sortir de la région; la compagnie a une police spéciale qui empêche l'entrée de la région à ceux qui ne sont pas des ouvriers, cette police tire sur les ouvriers qui cherchent à s'enfuir.

En rapport avec cet état d'exploitation des grandes masses d'ouvriers agricoles et des grandes entreprises impérialistes, il faut dire que la classe exploitatrice, la classe dominante là-bas est relativement faible au point de vue numérique, au point de vue de sa conscience de classe et du développement de son appareil de répression et le jour où nous aurons pris contact, où nous aurons pénétré dans ces grandes masses d'ouvriers agricoles, dans ces grandes masses d'Indiens des grandes entreprises impérialistes il est certain que nous aurons un mouvement révolutionnaire excessivement puissant à opposer à un appareil gouvernemental et à une bourgeoisie relativement faibles.

Nous avons aussi abordé le problème des nationalités. Sur ce point nous n'avons eu qu'un échange de vue assez long, intéressant, mais sans parvenir à des conclusions quelconques; chacun avait son avis qu'il fallait étudier plus profondément le problème. Le problème est complexe parce que sur le problème des races vient se greffer non seulement la question sociale proprement dite, mais une série de questions nationales très complexes. Les nègres des Antilles et du Brésil transportés en Amérique du temps de l'esclavage ont perdu leur caractère national africain, n'ont rien qui les rattache à leurs anciennes tribus africaines, ils en ont perdu les moeurs, la langue, mais ils sont devenus nationalistes du pays où ils vivent. Il y a des luttes entre les nègres de la Jamaïque, de Haïti, etc... Mais pour les Indiens le problème est différent; les Indiens de la région des Andes appartiennent à d'anciennes tribus indiennes qui ont encore leur langue, leurs coutumes et pour lesquelles les frontières nouvelles: Equateur, Pérou, Bolivie n'ont aucune signification. Là existe le problème national greffé sur le problème des races, mais nous n'avons pas su comment le faire à une nationalité ou à une tribu indienne en Amérique latine, il y a plusieurs tribus avec plusieurs langues. Des tribus sont en guerre les unes contre les autres; entre les Indiens sauvages il y a des guerres continuelles, mais parmi les Indiens qui vivent en communauté agricoles ou qui sont dans les régions du décollage, il y a plusieurs tribus de langues très différentes, ils ne se comprennent pas les uns les autres et la question n'est pas posée à la conférence du mot d'ordre du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, elle a été très vivement débattue à la

entre les péruviens et Pierre le représentant de la jeunesse. Pierre et d'autres camarades disaient : nous devons résoudre le problème des races et des nationalités avec le mot d'ordre du Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Les Péruviens disaient : nous devons poser la question de la solution du problème des races seulement en liaison avec la révolution sociale et le problème social.

Le Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sans y ajouter le droit pour les Indiens de reconquérir les terres volées par les conquistadors, c'est en somme consacrer les conquêtes des conquistadors espagnols et alors que les Indiens restent avec les plus mauvaises terres et ont été refoulés dans la montagne et à l'intérieur du continent, alors que les meilleures terres sont prises par les blancs, on leur donne le droit de disposer d'eux-mêmes là où ils se trouvent après la conquête. Naturellement, ce n'est pas une façon de résoudre le problème, mais si nous disons : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes avec le droit de reprendre la terre conquise par les blancs, c'est arriver au mot d'ordre de l'APRA, l'Amérique latine aux Indiens et c'est des millions d'ouvriers noirs, d'ouvriers blancs qu'il faudrait chasser de l'Amérique latine. C'est pourquoi les péruviens disaient nous ne pouvons solutionner ce problème que par la révolution sociale, alors, les noirs, les Indiens, les blancs exploités chasseront les exploités, mais dire que l'Amérique latine doit appartenir aux Indiens, c'est reprendre le mot d'ordre de l'APRA.

Nous avons laissé la question ouverte, parce que c'est un problème difficile à résoudre, qui nécessite aussi une étude plus profonde.

D'autres problèmes se présentent en Amérique latine sous des formes différentes des autres pays. Le problème de la libre disposition des peuples se pose généralement lorsqu'il y a un conflit de frontière ou de territoire. Mais en Amérique latine il y a des territoires qui sont tout à fait déserts. Par exemple, Codovilla, en parlant de Tacna Brica a dit que lorsqu'il y a un conflit semblable, nous devons poser le problème du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, dans la Chaco Boreál qui forme le fond du conflit entre la Rivie et le Paraguay il n'y a que des moustiques et des crocodiles; il n'y a pas de peuple. Mais ce problème se reproduira sans aucun doute. Les frontières dans toute la région de l'Amazonie ne sont pas encore déterminées entre Colombie-Brazil, Colombie-Venezuela, Venezuela-Brazil, Equateur-Perou, Perou-Bolivia, Perou-Brazil, Bolivia-Brazil, etc... Dans cette region où il doit y avoir quantité de frontières, elles ne sont pas encore délimitées et très probablement se reproduira le même problème que pour le Chaco Boreál. Ce sont des regions très riches en pétrole ou minéral, elles seront donc disputées, mais elles sont désertes et il est impossible de donner le mot d'ordre de : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Maintenant, quelques problèmes tactiques qui ont été ~~longuement~~ longuement débattus à la conférence de Buenos-Ayres. La première question est la question centrale est celle de l'organisation des partis communistes. Et je dois dire sur ce point que la création des partis communistes se pose dans presque tout le continent. Il n'y a qu'au Brésil, en Uruguay et en Argentine où nous avons des organisations qu'on peut appeler partis communistes.

VASSILIEV : Et au Mexique aussi.

HOMBERT-DROZ : Non! Nous n'avons pas de parti communiste au Mexique. Nous avons un parti ouvrier-paysan, tout ce qu'on veut, mais pas un parti communiste. Si nous prenons le Mexique, l'Amérique centrale, le Nord du continent sud-américain,

un de nous pouvons dire que nous n'avons pas un parti communiste. ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~ et je dois reconnaître une erreur fondamentale que j'ai commise dans le passé au secrétariat de l'Amérique latine, lorsque j'ai défendu l'idée de la formation de partis ouvriers et paysans pour mettre nos petits partis en contact avec les masses travailleuses. Les partis de cette idée que nous avions des partis communistes qui pouvaient diriger des partis de masse plus larges, mais même là où nous avons des partis communistes comme au Brésil et où nous n'avons pas de parti ouvrier et paysan, mais seulement un bloc, ouvrier et paysan, il y a un très grand danger dans la tactique pratiquée par nos camarades du Brésil.

STEFANOF : Dans leur bloc paysan, les révolutionnaires paysannes manquent.

WILBERT-BROZ : Au centre de nos discussions a été le problème de la formation de nos partis communistes et nous avons lutté avec une quantité de camarades sur la nécessité d'organiser des partis communistes. Le camarade mexicain Siqueiros, est venu exprimer cette idée : en Amérique latine, les ouvriers ne veulent pas cotiser et s'organiser, ne veulent pas recevoir les carnets de membres et des timbres de cotisations : ils veulent de l'action directe, ce fut le refrain du camarade qui dirigeait la grève des bahanes, qui a dirigé la grève de Barrabendermeja, qui est un spécialiste de l'organisation des grèves, ~~XXXXXX~~ en Colombie et qui parle de sa personne, il a défendu cette idée : vous n'organiserez jamais un camarade en lui présentant une estampille, il veut de l'action, des bombes il donnera 50 dollars pour une bombe, mais il ne donnera pas 10 sous pour un carnet de membre et le camarade Siqueiros a joué avec cette démagogie en partant de cette idée comme un ~~XXXXXX~~ idée d'une idée déjà acquise par la conférence de l'Amérique latine. Il est clair, a-t-il dit, qu'en Amérique latine on ne peut pas organiser des partis comme dans le reste du monde, c'est une affaire de race, c'est une affaire de tempérament, c'est dans tout le passé, on ne peut pas organiser des partis communistes. Comment faire la révolution sans parti? par ~~XXXXXX~~ l'action courageuse et énergique de caudillos, par des chefs militaires qui entraînent des masses avec eux et qui font la guerre de partisan.

Il a développé toute une théorie sur le Caudillisme communiste pour remplacer les partis qu'on ne peut se lissant organiser en Amérique latine et pour le parti mexicain, il a développé cette idée d'une façon tout à fait conséquente en disant : notre parti ne peut pas organiser les masses, mais notre parti a des caudillos qui ont derrière eux les paysans. Nous avons entraîné les paysans et la classe ouvrière, nous retrancher dans la montagne et faire la guérilla au gouvernement de Portes Gill.

C'est pour cela que j'ai des doutes sur l'existence d'un parti communiste au Mexique. La principale question pour nous est de créer des partis communistes dans la plupart des pays de l'Amérique latine; ensuite, la question qui est très urgente là-bas c'est la question de la liaison des partis ou groupes communistes qui existent avec les masses des ouvriers industriels et agricoles, la forme du S.O.P. ou la forme d'un parti de masse. Il faut dire que presque partout existe la forme d'un parti à côté du parti communiste ou autour du parti communiste. Prenons le Panama, nous y avons un groupe de camarades communistes qui ont organisé un Labour Party et qui adhèrent les organisations ouvrières de Panama. Les camarades disent que le Labour Party leur permet d'être en contact avec toute la masse ouvrière organisée et qu'ils ont organisé un parti communiste à l'intérieur de ce Labour, en groupant les meilleurs éléments des syndicats; plusieurs de leurs affirmations

devront être contrôlés sur place, ils nous ont fait un tableau explicite des rapports et de l'activité des deux partis.

En Colombie, nous avons le parti socialiste révolutionnaire qui est un parti de masse, mais pas de groupe communiste. L'idée faite par quelques camarades que nous avions un groupe communiste sous la direction de Castrillon hors du parti/ socialiste rév. est fautive. Castrillon a dirigé la grève des bananes avec Echeverri. Castrillon était membre du parti socialiste révolutionnaire et avait constitué à Baranquilla l'organisation du parti socialiste révolutionnaire. Nous avons posé aux camarades la question de l'organisation d'un groupe communiste à l'intérieur du parti socialiste révolutionnaire pour le faire commencer à évoluer, l'éduquer et le transformer en un parti communiste. Si nous ne constituons pas un groupe communiste ayant l'initiative de combats le parti socialiste révolutionnaire au communisme, jamais le parti socialiste révolutionnaire ne deviendra un parti communiste. Mais nous n'avons pas de groupe qui représente vraiment l'idéologie communiste. Nous devons encore le former et l'aider.

J'ai vu que des trois éléments qui représentaient le parti à Bucnos-Ayres, nous étions bien perplexes parce que nous n'avons pas su sur lequel de ces éléments nous pouvions nous appuyer pour former un groupe communiste à l'intérieur du parti socialiste révolutionnaire.

En Equateur, nous avions un parti socialiste et un petit parti communiste plus ou moins franc maçonnique à l'intérieur. D'après les renseignements des camarades, le petit parti communiste s'est dissous mais il s'est reconstitué un noyau communiste. Une partie des anciens communistes sont passés aux côtés du gouvernement. Eh-bien, les camarades commencent l'épuration du parti socialiste, une épuration très énergique. Les députés ont été exclus; les organisations locales du parti ont été souvent dissoutes et reconstituées; l'épuration se produit avec énergie. Parées à groupe autour de lui certains éléments ouvriers excellents qui représentent et organisent les ouvriers agricoles des latifundia et des grandes plantations et qui sont vraiment de bons éléments révolutionnaires, des éléments solides sur lesquels on peut bâtir le parti. Nous sommes dans la période de construction d'un parti où nous cherchons avec raison à garder les masses qui et font derrière le parti socialiste pour en faire adhérer les meilleurs éléments au parti communiste.

Au Pérou, nous avons bataillé avec nos camarades sur la question de la création d'un parti socialiste. Vous vous souvenez que nous avons eu un représentant du Pérou à Moscou avec qui nous avons eu une discussion et qui défendait l'APRA, nous lui avons dit qu'il fallait créer un parti communiste de classe; il ne s'était pas engagé mais ce camarade a fait un très bon travail, c'est un ouvrier du textile (Raymond). L'APRA n'existe plus. Aya de la Torre a été coupé de ses bases au Pérou et le groupe qui travaillait avec Aya de la Torre a évolué vers la conception de la création d'un groupe communiste, d'un parti prolétarien. Ce groupe a une Revue littéraire, littéraire et artistique, elle imprime des traductions de Lénine et s'efforce de suivre la ligne léniniste marxiste, etc... Mais ces camarades sentent la nécessité de s'adresser aux plus larges masses, de les organiser. Ils disent: comme parti communiste, nous ne pouvons pas le faire à cause de l'illégalité, si la répression qui existe au Pérou et si nous venons avec le mot "Parti communiste" cela fera échouer ce que nous voulons faire. Nous avons, pour nous rapprocher des masses, créé un parti socialiste. Nous avons combattu cette idée très vigoureusement et nous avons arrêté pendant que nous combattons cette idée que le parti

socialiste était déjà créé. Ces camarades ont la même idée que les camarades du Panama: garder la direction aux mains du groupe communiste, faire entrer les meilleurs éléments ouvriers dans le parti communiste, mais avoir un parti plus large, un parti qui puisse s'approcher davantage des masses, etc. Nous avons discuté avec eux sur le caractère de ce parti socialiste, ils nous ont affirmé qu'au début qu'ils voulaient avoir un parti socialiste pour présenter aux masses un programme minimum, pour pouvoir faire adhérer au parti des éléments intellectuels qui ne peuvent pas adhérer au parti communiste etc. Nous leur avons fait comprendre que s'ils voulaient lui donner un programme minimum et ensuite une base sociale plus large que le prolétariat, y faire entrer les petits-bourgeois, les intellectuels, ils auraient alors un parti du prolétariat et de la petite-bourgeoisie et non un parti prolétarien et que fatalement un tel parti deviendrait un parti réformiste ou confusionniste que le parti communiste devrait combattre. Ils ont admis que l'idée du programme minimum était floue, que l'élargissement des bases sociales était erronée, mais ils ont dit qu'ils ne pouvaient pas s'engager parce qu'il leur fallait parler avec leur groupe du Pérou.

Feront-ils ce qu'ils ont fait avec l'AFRA? Ils ne se sont pas engagés, mais ensuite ont réalisé la ligne tracée par nous. Naturellement, c'est encore un groupe qui n'est pas lié à l'Internationale communiste, qui n'est pas encore prêt à accepter toutes les directives que nous lui donnons, mais sincèrement, en discutant, il vient à nous. C'est en ce moment la seule base que nous ayons au Pérou. Ils ont un noyau à Lima et un noyau plus fort dans la montagne à Cuzco.

En Bolivie aussi, notre parti ou notre groupe communiste a fait l'expérience d'un Labour Party qui a été un lamentable échec. Il est devenu un parti gouvernemental et le groupe communiste a été obligé de sortir du parti pour reconstituer un groupe. Ce sont les partis ou les groupes qui ont cherché à se mettre en contact avec de plus larges masses, par l'intermédiaire d'un autre parti. Nous avons combattu ce point de vue dans la conférence et nous avons engagé les camarades à travailler là où le parti est illégal ou semi-illégal à l'organisation d'un bloc ouvrier et paysan qui n'offre pas les dangers d'un deuxième parti.

À la conférence, divers partis qui ont appliqué la tactique du bloc ouvrier et paysan ont apporté une série d'expériences précieuses. Les camarades du Brésil en particulier qui appliquent la tactique du Bloc ouvrier et paysan d'une façon permanente, les camarades de l'Uruguay et les camarades d'Argentine qui ont appliqué la tactique du Bloc ouvrier et paysan d'une façon locale, régionale ou circonstancielle, etc... La discussion que nous avons eue sur ce point, montre qu'il existe un grand danger dans la pratique du bloc ouvrier et paysan tel que les camarades du Brésil l'ont pratiqué avant leur dernier congrès et à mon avis, le pratiquent encore partiellement maintenant. Ils en ont fait un organisme purement électoral, une couverture électorale du parti communiste, mais n'en ont pas fait une organisation de combat des ouvriers et des paysans. Toute l'action du Bloc est une action électorale, parlementaire, l'action d'un parti politique. On adhère au Bloc ouvrier et paysan individuellement comme on adhère à un parti politique; ce ne sont pas les comités d'usines qui adhèrent au bloc, ce sont les ouvriers individuellement qui adhèrent dans les fabriques à l'organisation du bloc ouvrier et paysan. Vous savez cela, puisque les camarades du Brésil vous ont expliqué comment fonctionne le Bloc.

Il est certain que notre parti a vu le danger et l'a vu si bien qu'il a élu un seul et unique le seul député du bloc ouvrier et paysan au parlement.

Cependant dans la pratique de nos camarades il y a une expérience qui est positive. Le parti communiste est sorti de son isolement. Par l'intermédiaire du Bloc, il peut s'adresser à de larges masses et ces masses ne font pas de distinction entre le parti communiste et le bloc ouvrier et paysan, de façon que les démonstrations comme celle du 1er Mai ont été non des démonstrations du Bloc mais de formidables démonstrations de masses de 15 à 20 mille personnes à Rio en faveur du Communisme et du parti communiste illégal au point que la police n'a pas osé intervenir, que les bourgeois qui ne se découvraient pas devant le drapeau rouge étaient frappés par la foule. Une telle démonstration fut convoquée sous le couvert du bloc ouvrier et paysan, mais le parti communiste était maître de la rue, le communisme était acclamé par la classe ouvrière; les orateurs du parti communiste, les mots d'ordre et le drapeau du parti communiste étaient acclamés, non le bloc comme une force indépendante du parti. Mais il a pu prendre la rue grâce au bloc ouvrier et paysan. Nous devons reconnaître que cette tactique du bloc ouvrier et paysan a ce côté positif très important de permettre au parti une liaison étroite avec les masses et une action de masse,

VASSILIEF. - Mais quel rôle a joué le parti communiste?

HUBERT DROZ. - Les démonstrations ne peuvent pas être organisées par le parti communiste.

VASSILIEF. - Recevoir l'autorisation de la police?

HUBERT DROZ. - Oui, recevoir la possibilité d'agitation publique. Le Bloc ouvrier et paysan a toutes les possibilités légales. Il est une couverture, c'est le côté positif de la tactique du Bloc ouvrier et paysan. Il y a un côté négatif, c'est les dangers de dégénérescence qu'il contient. Le Bloc ouvrier et paysan tend à remplacer le parti communiste si l'on n'y veille constamment et je le répète il est une organisation telle qu'il est un fait un parti électoral qui sert au parti communiste de couverture mais qui lui-même joue le rôle d'un parti et non pas d'un bloc occasionnel ouvrier et paysan, pour l'action de masse extra-parlementaire. Seulement au dernier congrès du parti ce caractère a été corrigé et le danger clairement vu et signalé.

Les expériences faites par les camarades de l'Uruguay et d'Argentine ont aussi en partie les résultats positifs de mettre nos partis petits en liaison avec de plus larges masses, d'un autre côté, des résultats absolument négatifs. En Argentine, par exemple, là où le parti peut intervenir légalement, on a utilisé la tactique du bloc ouvrier et paysan dans une région où le parti s'est complètement noyé, a disparu sans le bloc et il n'est resté ni parti communiste, ni bloc ouvrier et paysan.

VASSILIEF. - Qu'est-ce qui reste?

HUBERT-DROZ. - Rien. Dans une autre région, le parti communiste a utilisé la tactique du bloc ouvrier et paysan et il a réussi à créer une série de cellules communistes et à étendre l'organisation du parti dans la campagne. Par l'intermédiaire du Bloc ouvrier et paysan, ce sont constitués des comités là où il n'y avait aucune organisation du parti.

Les meilleurs de ces éléments constituant le comité du Bloc ouvrier et paysan ont adhéré au parti, ont créé des comités

les communistes et des organisations communistes. Les côtés positifs de la tactique du parti ont été accompagnés de côtés négatifs; nos camarades argentins disent qu'il existe le danger que des éléments locaux petits-bourgeois arrivistes, sentant la poussée des masses vers le parti communiste et vers le Bloc ouvrier et paysan s'emparent du Bloc ouvrier et paysan et en risquent de déviennent les chefs, sans contrôle du parti. La situation est telle en Argentine que notre parti a des sympathies dans certaines régions de la province, il a conquis une municipalité sous l'égide du Bloc ouvrier et paysan, sans même avoir prévu qu'il pouvait conquérir cette municipalité. Par la tactique du Bloc ouvrier et paysan, au moment des élections la majorité s'est trouvée aux mains du Bloc ouvrier et paysan mais nous avons là une cellule du parti qui a pris en main la direction du Bloc ouvrier et paysan et de la municipalité, mais des cas peuvent se produire où des éléments de la petite bourgeoisie peuvent utiliser le Bloc ouvrier et paysan pour se hisser au pouvoir quand il n'y a pas d'organisation du parti.

Quand nous aurons le compte-rendu ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ de la conférence nous pourrons, je crois, sur l'ensemble des interventions qui ont eu lieu sur cette question du Bloc ouvrier et Paysan tirer les leçons de toutes les expériences de nos partis: Brésil, Uruguay, Argentine, et faire le bilan de la tactique du Bloc ouvrier et paysan. A mon avis, les côtés positifs l'emportent sans contestation possible, mais nous devons mettre en garde nos partis contre les dangers et les déviations de cette tactique pour n'en récolter que des avantages. Nous avons déjà mis en garde les partis communistes contre la dégénérescence du Bloc ouvrier et paysan en un parti ouvrier et paysan ou en une organisation ferme qui réduit le parti communiste à une simple cellule d'un organisme plus vaste qui a une vie politique propre, plus intense que le parti communiste. Nous avons dit à nos camarades que là où le parti est légal, il ne doit pas créer de bloc ouvrier et paysan de façon permanente comme couverture électorale, mais qu'au contraire le parti doit intervenir comme tel de façon indépendante et utiliser la tactique du bloc ouvrier et paysan seulement ~~xxxx~~ dans les cas où il est nécessaire de mobiliser des forces plus larges que celles que peut atteindre le parti et surtout éviter de faire du bloc ouvrier et paysan une affaire purement électorale comme presque tous nos partis ont eu tendance à le faire en Amérique latine.

Le troisième problème très important et qui est vraiment un des problèmes les plus importants que nous ayons à envisager à Comintern, le plus rapidement possible, c'est la question de l'alliance ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ avec les petits-bourgeois révolutionnaires ou les éléments libéraux révolutionnaires; cette question se pose comme un problème immédiat et très urgent dans une série de pays., dans la plus grande partie du continent sud-américain, au Brésil avec la colonne Prestes et les éléments qui sont autour de Prestes. Les camarades du Brésil nous ont posé la question d'un mouvement révolutionnaire pour juin ou juillet, en liaison avec les éléments de Prestes; cette question se pose en Colombie où notre parti est lié à trois généraux qui préparent pour le mouvement révolutionnaire.

Ce même problème est posé par les camarades de l'Equateur, où les libéraux et les conservateurs préparent une révolution contre le gouvernement pour l'automne.

En Vénézuéla, les révolutionnaires vénézuéliens ont asié l'arsenal et chassé le gouvernement de Caracao; ils ont pris les armes et sont rentrés au Vénézuéla pour mener la guerrillas contre Gomez.

En Colombie, la situation est trèsgrave, non seulement nous avons eu la grève des bananes qui était une véritable insurrection avec décomposition facile et rapide de l'armée, si nous avions eu un parti communiste en Colombie, un vrai parti, nous aurions pu développer un mouvement révolutionnaire d'une grande ampleur. Nous avons des faits plus récents qui démontrent l'instabilité politique grandissante sur la crise économique et financière; démonstrations et grèves de Bogota, des étudiants ont été tués dans la rue; la grève de Bogota et le mouvement de masse ont déterminé la démission des ministres de la guerre et des travaux publics, et du chef de la police ainsi que du maire de Bogota; mouvement de grève de caractère nettement politique qui a déterminé l'élimination du gouvernement des éléments les plus acharnés contre le communisme et qui avaient réggi le plus féroceement contre la grève des bananes. Naturellement ce mouvement de masse puissant se développera en Colombie.

En Pérou, la même situation. Nos camarades nous posent la question de la liaison avec les éléments révolutionnaires libéraux contre la dictature péruvienne.

En Paraguay, même situation; vous pouvez prendre les journaux gouvernementaux et bourgeois qui viennent d'arriver, ces journaux du Paraguay réservent la moitié de leur place au danger communiste; le gouvernement a organisé une démonstration nationale contre le communisme. Et notre parti compte à peine quelques ~~vingt~~ dizaines de membres, mais au Paraguay et en Bolivie, après l'intervention du Secrétariat sud-américain, nos camarades ont fait un véritable travail contre la guerre, dans les masses et dans l'armée, ils ont répandu des tracts dans l'armée au point qu'il y a dans l'armée du Paraguay une fermentation révolutionnaire très forte. Les camarades quelque peu nombreux ont fait un très bon travail, un simple ouvrier sans parti a traduit un appel du Secrétariat sud-américain dans la langue des indiens et l'a répandu parmi les troupes envoyées vers la frontière de Bolivie, sur les bateaux qui transportaient les troupes, tous les soldats ont reçu l'appel du Secrétariat sud-américain et cela a produit une très grosse impression; dans les journaux du Paraguay on mène une campagne systématique contre le danger communiste.

Cette question de la liaison avec les éléments révolutionnaires petits-bourgeois est une des questions les plus importantes que nous ayons à trancher. Que devons nous dire à nos camarades quand ils posent cette question pratique d'un mouvement de masse, d'un mouvement révolutionnaire préparé, organisé et dirigé par les éléments libéraux; que devons nous leur répondre? Qu'ils ne doivent pas y prendre aucune part? C'est impossible. Le mouvement de masse passera sur notre tête et nos partis s'isolent du mouvement révolutionnaire. Nous avons donné provisoirement certaines directives: de ne pas laisser réduire le mouvement révolutionnaire à une action des officiers et de l'armée; s'efforcer de le développer en une action des masses ouvrières et paysannes; poser dans les masses les revendications révolutionnaires, convoquer des congrès ouvriers et paysans pour poser avec force ces revendications et en faire le livier du mouvement de masse; travailler nous mêmes dans l'armée et ne pas la laisser aux mains des généraux "révolutionnaires" libéraux, y avoir nos cellules de soldats, parce qu'en général ce sont les officiers qui entraînent

les soldats mais l'armée elle-même n'est pas touchée par la propagande révolutionnaire, les soldats ne posent par leurs revendications. Lorsque les régions entières ouvrières et paysannes sont dans nos mains, cela peut être facilement le cas de certaines régions, nous devons créer des soviets ouvriers et paysans, développer le pouvoir local révolutionnaire des masses travailleuses et en faire le levier pour étendre le mouvement de masse dans la voie de la révolution démocratique-bourgeoise.

C'est une des questions sur lesquelles nous devons faire plus de clarté et donner des directives à nos camarades; en liaison avec cette préparation révolutionnaire nous avons vu qu'il existe chez beaucoup de nos camarades et en particulier en Colombie une idée erronée du caractère de la révolution et de sa liaison avec le mouvement économique des masses pour leurs revendications immédiates quand a'est développé la grève des bananes, quand l'armée était décomposée, Macocho, le chef de la grève a demandé à la région bananière à la centrale du Parti la possibilité de développer l'action en une insurrection. Il avait pris contact avec la région de Baranguillas; Castrillon avait organisé Baranguillas, toute la région du fleuve Magdalena était prête à se soulever. La centrale du parti a donné le mot d'ordre d'action de solidarité dans tout le pays et a envoyé des émissaires pour réaliser ce mot d'ordre; mais dans la centrale existe un Comité cellulaire qui dirige l'action militaire du parti en liaison avec les généraux libéraux. Ce comité a un plan de développement de la révolution en Colombie. La grève des bananes, ce formidable soulèvement de 3.300 ouvriers, la décomposition de l'armée, l'action de solidarité dans le pays etc. n'étaient pas prévus dans le plan du Comité militaire du parti; cette action de masse était pour lui un ennemi, un dérangement du plan et ce comité militaire contre les ordres du C.C. envoyait ses émissaires pour empêcher l'action de solidarité en affirmant qu'elle entraverait et nuirait à la révolution. Le parti obéit au Comité militaire et non au comité central qui est plus décoratif qu'effectivement direction du parti. Le comité militaire est la vraie direction du parti. Il y a chez nos camarades une théorie que l'organisation syndicale, le développement des luttes pour les revendications immédiates, le développement des grèves affaiblit le mouvement révolutionnaire, distrait les forces de la préparation militaire de l'insurrection. Le parti et la classe ouvrière doivent garder leurs forces et pour la révolution, donc, par de revendications immédiates, pas de grèves, plus il y a de réaction et d'exploitation, plus la révolution est proche, c'est la politique du pire. Uribe Marquez, le chef du parti dans le procès où il a été condamné à déclarer: je voudrais être au parlement pour voter la peine de mort, parce que si j'étais condamné à mort la révolte viendrait plus vite. Le parti a encouragé des paysans à signer des contrats de travail tout à fait détestables, en leur disant plus vous signerez de contrats qui vous lient, plus vite viendra le moment de la révolte!

Nous avons lutté contre cette conception. Les camarades qui étaient à Buenos-Ayres ont été convaincus, mais il s'agit de convaincre les chefs du parti qui sont en Colombie. Les lois sclérotiques ont été saluées d'abord par le parti socialiste-révolutionnaire comme un pas vers la révolution et ce sont les libéraux qui ont mené la lutte contre ces lois. Ce n'est qu'après l'intervention du délégué de Profintern que le parti a aussi engagé une campagne de masse contre la loi héroïque.

Je dois dire que le facteur qui provoque le plus fortement l'instabilité dans les pays sud-américains est la politique de l'impérialisme, en particulier la lutte des deux impérialismes Yankee et anglais ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ Le mouvement révolutionnaire provient de l'accentuation de la lutte de classe sans doute, il

a un mouvement de masse à la base, mais la lutte de l'impérialisme américain affaiblit la classe dominante et son gouvernement et favorise même à certains moments le mouvement de masse contre le gouvernement pour obtenir de lui certaines facilités. En Colombie, nos camarades savent que les généraux libéraux révolutionnaires sont en contact avec les Etats-Unis et avec Gomez au Venezuela. Ce sont les mêmes généraux révolutionnaires qui au moment du détachement de Panama ont mené la guerre civile en Colombie pour permettre l'intervention des Etats-Unis. Notre camarade Maetcha a été convoqué par le directeur de la City Bank de Santiago au Chili, qui lui a déclaré: Vous allez à des conférences bolcheviques, nous savons cela, vous n'y entendrez que des discours et des résolutions, mais vous ne recevrez pas l'aide que vous attendez pour faire la révolution en Colombie, mais nous, nous avons de l'argent, nous vous offrons 500.000 dollars et 40.000 fusils pour faire la révolution en Colombie, mais signez un engagement que lorsque vous aurez le pouvoir toutes les concessions pétrolières seront aux Etats-Unis.

La première réaction de nos camarades a été d'accepter l'argent et les fusils avec l'intention de ne pas tenir leur promesse en ce qui concerne le pétrole. Cela montre l'état dans lequel se trouve notre mouvement.

VASSILIEF. - La proposition a été faite au parti ou à la personne?

HUBERT-DROZ. - Elle a été faite à Maetcha, mais on lui avait demandé d'engager le parti et de signer avec les autres représentants du parti. Les Etats-Unis ont intérêt à développer un mouvement révolutionnaire en Colombie. Le gouvernement de Colombie s'oriente vers l'Angleterre dans sa politique pétrolière et même une politique qui ne plaît pas aux Etats-Unis. Il a annulé la concession Barco et naturellement les Etats-Unis cherchent à faire pression sur le gouvernement. Ils ont refusé les nouveaux crédits, dont le gouvernement avait besoin pour continuer ses travaux publics qui sont maintenant abandonnés en partie, ils chercheront à développer un mouvement révolutionnaire pour pouvoir intervenir ou pour pouvoir aider le gouvernement à combattre la révolution pour obtenir de lui tout ce qu'ils veulent en publiant ensuite l'engagement de notre parti pour le discréditer devant les masses. Développer un mouvement révolutionnaire pour obtenir le pétrole et d'autres concessions du gouvernement conservateur et liquider en même temps la vraie menace révolutionnaire! Tel est le plan yankee.

Nos camarades ont compris qu'ils devaient repousser cela, mais je le répète, l'instabilité, la situation révolutionnaire des pays de l'Amérique latine, est grandement favorisée par la lutte entre les deux impérialismes et par la lutte à l'intérieur de chaque bourgeoisie nationale, entre le camp anglais et le clan américain, des gens qui passent de l'un à l'autre, qui se font acheter par les uns ou par les autres. Tous les députés, les ministres, les hommes politiques et les journalistes en général sont à vendre plus ou moins cher à l'un ou à l'autre même en Argentine, un camarade qui est conseiller provincial a déjà reçu des offres pour vendre son vote ou simplement pour ne pas assister à une séance.

Tout cela jette un discrédit absolu sur les organes politiques et gouvernementaux et augmente l'instabilité et la lutte à l'intérieur des couches de la bourgeoisie nationale.

Quelques mots sur la situation dans nos différents partis.

Nous n'avons pas étudié en détail la situation du Mexique, parce que nous avons pensé que vous le faisiez ici. D'autre part, nous avions comme seul représentant Siqueiros et un autre camarade qui paraissait encore moins au courant que Siqueiros de ce qui se passait dans le parti. Mais je dois dire que dans les interventions de Siqueiros à la conférence de Buenos Ayres et des interventions de l'autre camarade, j'ai l'impression que nous devons intervenir d'une façon énergique et rapide. Nos camarades n'ont pas l'idée de résister à la répression gouvernementale par une action de masse, mais proposent de se réfugier dans les montagnes et de commencer une guerrilla. C'est très difficile au Mexique de savoir qui représente l'opinion du parti. Siqueiros nous a dit qu'on avait envoyé Ramirez Ramirez à Moscou parce qu'il était en désaccord avec la direction du parti sur la création de la centrale syndicale, mais il est très difficile de connaître l'opinion du parti. Le parti a pris part à l'action contre les tentatives de coup d'Etat réactionnaire; ce sont nos camarades paysans de la province de Veracruz qui ont repris la ville Veracruz des mains des insurgés, mais sans aucune action politique liée à l'action militaire; ils ont simplement remis la ville de la Veracruz au gouvernement. Quand Siqueiros nous a développé sa théorie des caudillos courageux, nous lui avons dit que le véritable courage aurait été à Veracruz, puisque nous étions maîtres de l'Etat, de poser la question de la formation de soviets, de créer le gouvernement ouvrier et paysan à Veracruz, au lieu d'agir à la Veracruz comme si nous étions une partie de l'armée de P. Rtes Gill.

Nous ne savons pas dans quelle mesure Tejeda, le gouverneur de la Veracruz a de l'influence dans les rangs de la ligue agraire et quelle influence y a le parti. Siqueiros dit que Tejeda y a probablement plus d'influence que le parti; tout cela est une situation que nous n'avons pas envisagée en détail sachant que vous traitiez ici la question et aussi parce que nous n'avions pas de représentant autorisé de la direction du parti mexicain.

GUATEMALA ET SALVADOR : au Guatemala il y a un parti de 50 à 100 membres. A Salvador, un groupe plus réduit encore. Ce sont des camarades ouvriers s'efforçant de comprendre ce qu'est le communisme et qui sont un groupe de propagande communiste à l'intérieur du mouvement syndical; ils ont en mains l'organisation syndicale x des deux pays et leur unique travail communiste est de faire de la propagande, de l'agitation, du recrutement de communistes dans les organisations syndicales. Au point de vue idéologique, ils sont assez faibles; au point de vue organisation aussi. Je répète que ce sont deux groupes de propagande communiste au sein du mouvement ouvrier qu'ils dirigent.

Au Panama, il y a un petit parti communiste à l'intérieur du parti labouriste qu'il dirige entièrement. Il s'efforce de bien travailler dans le mouvement syndical du Panama, ces camarades paraissent - bien qu'ils prennent seulement maintenant rapports avec le secrétariat sud-américain - être mieux orientés que les camarades de l'Amérique centrale, mais je crains que ces camarades ne nous aient raconté ce qu'ils croyaient devoir nous intéresser et nous plaire, et je pense qu'il est bon d'aller sur place pour contrôler leurs renseignements. Ils font cependant l'impression d'être des éléments très sérieux.

COLOMBIE : Je vous ai dit dans les grandes lignes dans quel état se trouve notre parti. RABATE a été libéré 6 mois, mais il n'a pas vu grand chose et les camarades Colombiens

СКОЙ ЭПОХИ archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ archives.ru

disent qu'il n'a pas compris ce qui se passe en Colombie. Sa grande faute a été de se lier immédiatement avec un groupe d'intellectuels de la capitale et de travailler trop exclusivement avec ce groupe, sans chercher à se lier et à gagner la confiance d'Uribe Marquez et de ceux qui ont la véritable direction du mouvement de masse en Colombie. Les intellectuels de Bosota sont peut-être de bons camarades quoique j'aie des doutes à ce sujet, mais ce n'est pas eux qui dirigent le mouvement et qui ont l'influence sur les masses; Maccha, le chef de la grève bananière n'a vu Rabaté qu'à Montevideo. Rabaté était à Baranquillas au moment de la grève ~~xxxx~~ bananière et au lieu de faire tout son possible pour pénétrer dans la zone, il est rentré à Bosota. La situation là-bas est grave et nous avons y envoyer un ou deux camarades pour aider le parti et grouper les éléments communistes. Il y a certainement là-bas d'excellents éléments ouvriers révolutionnaires, des éléments comme Maccha avec qui on peut travailler. Il a un tempérament d'anarchiste-putschiste, qui ne veut pas discuter beaucoup, mais c'est vraiment un tempérament révolutionnaire qui est lié aux masses et sait les organiser et les entraîner à la lutte. Il a dirigé tous les mouvements de grève de Colombie. On peut faire de lui un bon militant communiste, mais il faut aider ces camarades, étudier avec eux leurs expériences, discuter avec eux, les entraîner, malgré une certaine suffisance - ils déclarent qu'en Colombie, on ne fait pas comme en Allemagne et en Russie, etc... - ; en discutant avec eux, en leur rappelant leurs expériences, on réussit à leur faire comprendre quelque chose. Par exemple:

La question de la liaison économique avec le mouvement révolutionnaire n'était pas claire, ils considéraient que la CCCC avait eu raison de ne pas développer la grève des bananes pour réserver les forces pour la révolution. Après avoir discuté, ils reconnaissent que c'était une faute, que cette grève pouvait se développer en un grand mouvement révolutionnaire, qu'elle devait être le point de départ du mouvement révolutionnaire, qu'il faut être indépendant des généraux libéraux, etc...

ECUATEUR : d'après les renseignements ^{qui} nous ont été donnés par les trois délégués ~~un~~ de Guayaquil, un de la région paysanne de la côte et un de Quito, le procès d'épuration du parti socialiste et de sa transformation en un parti communiste se poursuit rapidement et avec énergie. Au début, Paredés a évité les exclusions en masse et une épuration vigoureuse par crainte de provoquer la constitution d'un parti réformiste, mais maintenant il a la conviction qu'un parti réformiste se constituera de toute façon avec l'aide gouvernementale, et l'épuration du parti socialiste se poursuit rapidement. Le travail de constitution, des organisations du parti, d'épuration et surtout de pénétration du parti et l'orientation du parti vers les ouvriers agricoles, les ouvriers des latifundia est déjà commencé et se poursuit avec des succès déjà appréciables. Le camarade qui travaille dans la région agraire du littoral nous a raconté un peu la façon dont le parti y pénètre et vraiment Paredés a fait un travail que je n'attendais pas de lui; il s'est entouré de bons éléments ouvriers.

RABATE a confirmé ce que les délégués nous ont raconté de sorte que nous serions dans une bonne voie.

PEROU : le seul groupe avec lequel nous soyons en contact maintenant, c'est le groupe de Porto Carrero, Mariatigüni qui dirige la revue Amanta et le journal "Labor". Bien que ces camarades s'efforcent de se placer sur le terrain du léninisme, il y a encore beaucoup à faire pour que leur idéologie soit vraiment une idéologie communiste, cependant leur évolution en une année a été très rapide et profonde. L'APRA est liquidée, le groupe a une idéologie de classe prolétarienne de plus en plus nette. Nous avons les aider à poursuivre l'évolution commencée et nous efforcer d'en faire notre point d'appui au Pérou.

Il y a des éléments tout à fait sérieux et avec lesquels nous pouvons travailler. Ils ont fait un grand travail et un grand effort pour étudier les problèmes de la conférence de Buenos-Ayres, principalement le problème des races.

En BOLIVIE : nous avons aussi un groupe de camarades qui se sont révélés au cours du congrès de Montevideo et au cours de la conférence comme de bons camarades. Il y a là un indien, sur lequel on avait quelques doutes, mais qui au cours du congrès et de la conférence a été très bien. C'est lui qui a organisé la délégation à Montevideo et Buenos-Ayres et qui a insisté pour que de Potosi, on n'envoie pas un perruquier, mais un mineur qui travaille dans la mine. Cela montre une bonne orientation de sa part. Le mineur qui est venu est un élément intéressant, vif d'esprit, qui a saisi une série de questions, qui est décidé à la constitution d'un syndical et aussi d'une cellule. Nous n'avons pas de parti communiste en Bolivie, mais seulement un groupe ~~qui~~ mais c'est une base. Ce sont tous des éléments sérieux sur lesquels on peut compter. Ils ont développé l'agitation contre la guerre sur la direction du Secrétariat de Buenos-Ayres.

Au PARAGUAY le danger de guerre avec la Bolivie a provoqué une crise du parti et son épuraton de Ibarola. Codovilla est allé là-bas. Ibarola tenait le parti dans ses mains et ne voulait pas traiter avec "l'Internationale de Buenos Ayres", mais seulement avec "l'Internationale de Moscou". Il craignait de développer une action contre la guerre. Les éléments sérieux du parti ont été groupés par le secrétariat sud-américain. Ibarola chassé du parti et le parti a fait un travail contre le danger de guerre tel que, la presse du Paraguay est pleine de la lutte contre le danger ~~du~~ communiste, bien que le parti n'ait que quelques dizaines de membres.

En BOLIVIE et au PARAGUAY, une chose intéressante à noter c'est que des éléments anarchistes ont été les premiers à repandre les tracts, les appels contre la guerre du secrétariat sud-américain; il y a dans les syndicats anarchistes, dans le mouvement anarchiste de Bolivie et du Paraguay des éléments avec lesquels nous devons travailler et que nous pouvons influencer et attacher à notre mouvement; ~~mais~~ alors que nos groupes étaient passifs, les premiers tracts qui ont été distribués l'ont été par des anarchistes. Le secrétariat sud-américain qui avait des adresses, ~~les~~ envoyé des paquets de tracts aux organisations syndicales et anarchistes se sont aussitôt mis à la besogne. Après, nos groupes se sont ressaisis et ont bien travaillé.

Au CHILI, la situation est très difficile pour nous à cause de la répression. Le Parti s'était reconstitué, avait tenu une conférence, la liaison était reprise. Mais la répression policière a tout fauché.

Codovilla est allé là-bas, a constitué le comité central qui, quelques semaines après était aussi arrêté. Maintenant est arrivé un camarade de la région du Salpêtre. A la base certainement des organisations sont maintenues, mais le contact manque.

VASSILIEF. - Parmi les membres, y a-t-il des provocateurs?

HUMBERT-DROZ. - Il y'a certainement de la provocation, mais on ne sait pas où. Ibanes copie fidèlement le fascisme de Mussolini et a constitué des syndicats gouvernementaux avec les anciens dirigeants de la FOCH et avec les traîtres communistes. Il a créé des maisons du peuples, des journaux ouvriers, etc.

VASSILIEF. - Dans les éditions du parti, on n'a pas encore écrit sur la FOCH.

HUMBERT DROZ. - La FOCH existe comme le parti, mais n'a pas de direction centrale. S'il vient un camarade de la région du salpêtre et s'il peut rétablir les liaisons nous nous efforcerons de reconstituer un comité central dans la région du salpêtre et non dans la capitale. Je crois que ça a été une erreur de reconstituer un comité central dans la capitale parce que la pépésion est beaucoup plus forte, peut-être le ferons nous à la frontière. En tous cas, le secrétariat s'efforcera avec le camarade qui vient de reconstituer un centre du parti.

En Argentine, la situation s'est à peu près rétablie dans la dernière année, c'est à dire que les organisations de base du parti ont reconstruit leurs forces.

VASSILIEF. - Quels sont les effectifs?

HUMBERT-DROZ - 3.000 environ

STEPANOFF. - Il y a une augmentation

HUMBERT-DROZ. - Le parti s'est développé en province et c'est un bon signe, mais la base du parti, par exemple la base du parti à Buenos-Syres est encore tout à fait une base petite-bourgeoise ou des couches d'ouvriers de la ville de la grande capitals. Dans le mouvement de la jeunesse, Pierre n'a pas encore trouvé un jeune qui passe passer les affaires de la jeunesse avant sa fiancée et ses affaires de famille.

Le parti a repris une influence sur les masses. Il a été un temps où le parti avait perdu la confiance des masses après la dernière crise. Il l'a reconquise mais la grande maladie du parti, c'est qu'on discute beaucoup et qu'on agit très peu.

Il y a en Argentine actuellement une activité beaucoup plus grande des masses ouvrières, des grèves: grèves dans les frigorifiques, grèves dans le bâtiment, dans les régions du pétrole grève à Rosario, Le développement qui est à la tête de ces grèves importantes? Les anarchistes, bien qu'ils n'aient pas de programme. Ils font la grève pour la grève et cependant les anarchistes dirigent les ouvriers parce qu'ils sont actifs, ont la liaison avec les masses et nos camarades sont passifs, le travail du parti trop bureaucratique, pas assez près des masses ouvrières.

Les anarchistes dirigent les mouvements là bas, tandis que le parti discute encore sur sa tactique syndicale, qu'il a déjà modifiée plusieurs fois, mais qui jamais n'est appliquée. il y a toujours des discussions sans fin au C.C. à la commission syndicale, mais personne n'applique les décisions dans les syndicats. A mon avis, un grand danger pour le parti est le manque de cadres et la situation qui se développe à la direction du parti, par suite du ce manque de cadres. Il y a tous les éléments pour

u

une nouvelle crise dans le parti.

Quelle est la situation ? Notre tentative de concentration des forces de la direction du parti : Ghioldi, Codovilla, Romo, grâce à l'action de Pierre et Maggi est consolidée et a été un succès; des anciennes fractions, des anciens groupes, ~~mais~~ il ne subsiste que peu de chose, ce n'est pas dans la renaissance des vieilles batailles que le danger se trouve; mais Ghioldi est malade. J'ai parlé avec lui longuement, il prétend qu'il n'y a aucune espèce de raison politique à sa maladie, les poumons, le cœur sont malades, avec le début d'une anémie cérébrale qui rend tout travail intellectuel très difficile. Le médecin lui a ordonné un repos prolongé et il est loin du centre du parti, au moment où il serait là absolument nécessaire comme force de direction. Codovilla a un certain respect pour lui, il sent une force en Ghioldi, au moins égale à la sienne, sinon supérieure, au point de vue politique; Romo n'a pas la même autorité et la situation se développe dans laquelle Codovilla évite le Caudillo du parti, les questions politiques, les petites questions d'organisation, les finances, l'administration, tout passe par Codovilla, c'est une allée et venue continuelle dans son bureau, de camarades qui viennent régler les questions les plus diverses. C'est une situation qui, en se développant, deviendra très dangereuse.

Nous avons eu une séance où nous avons cherché à lui faire comprendre, où nous avons insisté sur la nécessité d'un travail collectif à la direction, sur la nécessité de diviser et de répartir les tâches et le travail de la direction, de la nécessité que Codovilla a voué davantage au travail du secrétariat sud-américain, sur la nécessité de former de nouveaux cadres, d'élargir la direction, de laisser plus de responsabilité aux camarades dans les petites questions, ~~très importantes~~ etc., mais c'est assez difficile. Avec cela, il y a une discussion très importante sur la question syndicale; la question de perspective de la création d'une nouvelle centrale syndicale en Argentine adhérente à Montevideo et la tactique à l'égard de la fusion de la C.O.A. et de l'U.S.A.; la création d'un comité d'unité, etc... Les résistances à la nouvelle tactique syndicale pour ~~résister~~ rester sur la position des résolutions de Comintern se sont trouvées chez Maggi et chez Romo ~~et~~ tandis que Codovilla adoptait le point de vue du comité de Montevideo, de sorte que maintenant les rôles sont inversés, dans la position syndicale. Ces discussions sur la question syndicale ont provoqué une certaine lutte à la direction du parti où Ghioldi s'est trouvé à côté de Codovilla contre Romo et Maggi. La situation n'est pas stable et je crains beaucoup qu'on ait de nouvelles difficultés. Mais Pierre lui-même qui insistait pour qu'on prenne des mesures énergiques n'a pu faire aucune proposition pratique, affirmant l'impossibilité d'écarter Codovilla de la direction du parti et n'ayant aucun candidat pour renforcer la direction.

VASSILIEV: Il n'y a personne parmi ces trois mille membres?

HUBERT-DROZ: C'est la question essentielle, faire sortir de nouveaux cadres, mais ces nouveaux cadres qu'on essaye de créer dans les jeunesses sont déplorables.

En DRUGUAY: le parti a un grand succès avec la formation de la nouvelle centrale syndicale et c'est un de nos partis qui travaille le mieux. La grande faiblesse en Uruguay c'est qu'on ne discute pas assez dans le parti, c'est un groupe de camarades à l'antipode de l'Argentine; les camarades vivent unis et craignent comme le feu l'exemple de l'Argentine, ils n'aiment pas à soulever les questions politiques qui peuvent les diviser, de sorte que la vie politique du centre dirigeant du parti est très réduite; on ne discute les questions qu'au jour le jour

A la base du parti, très peu de vie dans les cellules. Pourtant, après les élections qui ont été un échec partiel à Montévidéo, nos camarades ont senti que quelque chose se marchait pas dans le parti, ils ont engagé une discussion politique et ont donné un peu de vie à la base du parti, mais le parti manque certainement de vie idéologique et politique à la base comme à la direction.

Sur le BRESIL, vous avez entendu le rapport du camarade Astrogildo. Nous avons seulement un camarade du Brésil à la conférence de Buenos-Ayres. En passant à Rio de Janeiro, j'avais parlé avec le Bureau politique du parti de certains problèmes, en particulier de la question des élections ~~xx~~ ~~xxxxii~~ présidentielles qui se posera dans quelques mois. Les camarades avaient envisagé de soutenir la candidature du groupe de Prestas s'il présentait un candidat. J'ai combattu ce point de vue en disant qu'après le 1er Mai la formation de la centrale syndicale, la grève et le mouvement de masse qui démontrent l'influence acquise par le parti, il ne devait pas se mettre à la remorque du candidat de la petite bourgeoisie. Il doit présenter un candidat du bloc ouvrier et paysan et faire une campagne nationale sur le programme du bloc ouvrier et paysan. Les camarades n'étaient pas décidés et ont dit : on discutera encore. On avait discuté cela à Buenos-Ayres. Le dernier jour de la conférence est arrivé un jeune camarade et nous a dit qu'il était chargé d'aller voir Prestas et de lui demander quelles étaient ses intentions, que le parti était décidé à ~~xx~~ soutenir une candidature du groupe de Prestas dans les élections présidentielles et à renoncer à une candidature propre ~~xx~~ au cas où Prestas présentera un candidat. Il avait mandat aussi de voir s'il y avait possibilité d'avoir un programme révolutionnaire commun. Je dois dire qu'à Buenos-Ayres, le camarade Pierre du KIM soutenait d'abord le point de vue des camarades brésiliens. Il était contre une candidature du parti et une action indépendante du bloc ouvrier et paysan dans les élections. Ce n'est qu'après une discussion avec Pierre et l'arrivée du jeune camarade et des propositions qu'il formulait que Pierre a vu clairement le danger et a soutenu notre point de vue. Nous avons combattu le point de vue des camarades du Brésil au lieu de présenter un programme révolutionnaire propre, ils envisageaient un programme commun avec Prestas. Non présenter le programme du bloc ouvrier et paysan mais chercher une plateforme électorale commune avec Prestas. Nous avons combattu ce point de vue et avons dit : Vous avez avoir votre plateforme et votre ~~xx~~ candidat et placer Prestas devant le fait accompli. Ou bien ~~il~~ marche avec vous, ou bien nous le combattons. Les questions que nous avons traitées avec le parti brésilien sont résumées à cette question de relations avec Prestas. Dans cette question, il y a des signes évidents de déviation opportuniste chez nos camarades brésiliens. Les questions du Brésil devront être traitées plus à fond, ici, avec Amerácio Ledo.

Au VENEZUELA ; nous n'avons rien à l'intérieur du pays. Nous avons toujours un groupe à Mexico et l'unique représentant du Venezuela est toujours notre camarade Martinez qui représente le parti et les syndicats existant dans le pays.

VASSILIEV : Quand a-t-il l'insurrection ?

HUMBERT-DROZ : La guerre civile est latente. ~~Нужно~~ ~~ххх~~ Il y a eu de grandes grèves et des mouvements ~~ххххх~~ de masses importants au cours des dernières années. Nous avons posé la question de l'envoi de camarades de l'émigration là-bas pour travailler dans la classe ouvrière et initier l'organisation et le travail illégal du parti, mais les camarades n'ont pas la possibilité matérielle d'envoyer quelqu'un là-bas. La

propagande révolutionnaire dans le pays est faite par les éléments bourgeois libéraux, des étudiants ayant une idéologie à la fois fasciste et national-révolutionnaire, - ils donnent en exemple Mussolini qui a fait la grandeur de l'Italie et Sandino qui a lutté contre l'impérialisme, Mussolini et Sandino en exemple dans le même article. Aucun lien avec nous ni avec le parti soi-disant révolutionnaire qui organise un gouvernement provisoire à Mexico. Mais ces éléments ont organisé le coup de main de Curaçao. Ils ont une idéologie confuse, mais ils agissent là-bas dans le pays et dirigent le mouvement de masse. Un peu de ~~propagande~~ révolutionnaire se fait au Venezuela par la Colombie, mais l'état de notre parti colombien est tel qu'il ne peut développer beaucoup l'idéologie communiste. Le travail en Colombie est important à cause des liaisons possibles avec le Venezuela.

CUBA .- Nous avons là deux partis communistes. C'est une situation assez curieuse. Nos camarades de Cuba qui sont au Mexique sont en liaison avec le parti communiste qui était représenté directement à Montévidéo et à Buenos-Ayres, tandis qu'un autre parti communiste écrit au secrétariat sud-américain et est en rapport avec lui. Ce parti aurait en mains la direction d'un syndicat d'ouvriers agricoles tandis que notre parti dirige la C.S.A.I. Nos camarades ont aussitôt dit: ce deuxième parti est un parti de provocateurs et de policiers. C'est possible. Mais la question est celle-ci: Peut-il y avoir deux partis communistes? Il se peut que le parti, étant illégal, il y ait deux noyaux constitués qui s'ignorent. Il sera nécessaire d'envoyer quelqu'un du Mexique à Cuba pour voir les deux partis que nous avons là-bas.

Dans les Antilles nous n'avons rien et c'est une des plus grandes nécessités maintenant, précisément à cause de ces différents problèmes que j'ai soulevés, de développer notre activité et nos organisations dans les Antilles.

Frossard est député xx de la Martinique au Parlement français, il est certain que nos camarades communistes français doivent pouvoir pénétrer à la Martinique.

De même pour les Anglais dans les Iles qui appartiennent à l'Angleterre et pour les nord-américains avec Haïti, St-Domingue, et les Hollandais avec Curaçao. Il est absolument nécessaire que nous pénétrions à Curaçao qui est un des centres les plus importants près de la côte du Venezuela et le centre des raffineries de pétrole. Tout le pétrole de Colombie et du Venezuela passe par Curaçao.

Maintenant, pour terminer quelques questions pratiques. D'abord la question du Secrétariat sud-américain. Il est certain qu'après la conférence de Buenos-Ayres, nous devons envisager quel travail fera le secrétariat sud-américain. Rester comme il est, est impossible. Le secrétariat c'est Codovilla, c'est Maggi et Pierre et c. est tout.

D'abord ses compétences et son travail. Il a commencé avec un travail plus technique que politique, c'est-à-dire la liaison avec les partis sud-américains, il a développé dans cette dernière année un travail politique absolument nécessaire; exemple: la préparation du congrès de Montévidéo, conférence contre la guerre, direction des partis dans la question du danger de guerre entre la Bolivie et le Paraguay, édition de tracts, direction du travail, citation anti-impérialiste lors du voyage de Koover, l'activité au Chili, Je dis ce travail de direction politique est absolument nécessaire et doit être développé, mais pour étendre ce travail comme il le faudrait les forces là-bas sont insuffisantes, au point de vue technique et politique. Ou bien il faut

réduire les tâches du secrétariat à des tâches techniques, de liaison. Je pense que ce serait une faute, ou bien il faut le développer en un secrétariat et un bureau sud-américain qui accomplisse un travail de direction politique contrôlé par le présidium. Dans ce cas, il faut le réorganiser et le renforcer.

La liaison avec la Colombie et avec l'Equateur se fit plus facilement de Buenos-Ayres que d'ici, même avec Cuba et l'Amérique Centrale ou du Mexique. Tous les partis ont dit qu'ils ne voulaient rien avoir à faire avec le Mexique.

Les camarades du Cuba et du Guatemala nous ont demandé de ne rien faire passer par le parti mexicain. Il faut donc laisser tomber l'idée d'y créer un sous bureau et développer celui de Buenos-Ayres. Encore au moment de la conférence de Buenos-Ayres, le Mexique a demandé d'envoyer 700 dollars pour envoyer deux camarades. Les 700 dollars ont été expédiés mais les deux camarades ne sont pas venus.

La liaison entre Buenos-Ayres et l'Amérique Latine est assez bonne, et tout est plus rapide qu'avec Moscou. Par exemple, avec la Colombie, nous avons envoyé deux exemplaires de la lettre colombienne à deux adresses que nous ~~xxxxxxxxxxxx~~ avaient données des élèves de l'Ecole, ces deux exemplaires ne sont pas parvenus, un deuxième exemplaire envoyé beaucoup plus tard à une nouvelle adresse seulement est parvenu, tandis qu'entre Buenos-Ayres et la Colombie la correspondance est régulière.

La première question est l'organisation de notre secrétariat sud-américain au point de vue personnel et au point de vue des possibilités de travail. Au point de vue personnel, vous savez que le secrétariat politique avait décidé que Codovilla ne devait pas mettre les pieds à Montevideo. Ce fait a provoqué un certain heurt et la démission de Codovilla. Nous avons envisagé la situation à Montevideo et nous nous télégraphiâmes en demandant que soit levée cette décision. La réponse a tardé un peu, elle est venue après le congrès, mais elle laissait à la délégation le soin de décider en dernier ressort; nous avons levé l'interdiction; d'ailleurs pendant le congrès à Montevideo Codovilla est venu assister aux pourparlers du secrétariat S.A. avec les délégations, mais bien que nous ayons levé cette décision, il a maintenu sa démission en disant: Moscou n'a pas confiance; c'est une décision qui montre qu'on n'a pas confiance, il faut désigner au secrétariat quelqu'un qui ait la confiance entière du présidium. Nous avons dans une séance du secrétariat décidé qu'il devait rester à son poste, mais probablement sa lettre de démission viendra ici; mais même si cette question est réglée par le maintien de Codovilla, il est certain que Codovilla ne peut pas être à lui seul le secrétariat sud-américain, surtout si l'on étend maintenant le travail du secrétariat sud-américain politiquement et techniquement, si l'on fait de la revue du secrétariat un organe vivant et complet, etc... Il est absolument nécessaire de renforcer le secrétariat et envisager la situation. On m'a dit que les jeunes rappelaient Pierre, de sorte que ce sera une force de moins dans le secrétariat. Je ne sais pas quelle décision on prendra concernant Maggi, mais s'il est une force politique active du secrétariat, il n'est pas la force motrice du secrétariat. Ghioldi est éliminé du travail du secrétariat par suite de sa maladie; Gomez qui est membre du secrétariat, mais ne vient que de temps en temps pour une séance et s'occupe surtout des questions de l'Uruguay, ce n'est pas une collaboration permanente; Ledo n'y est pas en permanence non plus et se trouve maintenant ici. La question du renforcement et de l'organisation du secrétariat s'impose de façon urgente.

En liaison avec cela se pose la question du travail de documentation et de statistiques pour l'Amérique latine. Nous l'avons envisagé avec les camarades de Profintern et du Bureau de Montevideo. On rassemble un peu de matériel à Comintern, à Profintern, à Krestintern, à Montevideo, à Buenos-Ayres, mais nulle part on ne fait de travail systématique et complet.

D'autre part, ni à Montevideo, ni à Buenos-Ayres, on ne fait de documentation anglaise. Or, les matériaux sérieux et exacts sont en anglais. La question d'un centre de documentation pour l'Amérique Latine doit donc être résolue. Il faut décider ou bien à Moscou, ou bien à Buenos-Ayres, mais il faut absolument créer un seul centre.

La troisième question. La question des écoles. La question de l'organisation des écoles et du développement des cadres de l'Amérique Latine est une des questions des plus urgentes.

VASSILIEV : Sur la base des pays.

HUMBERT-DROZ : Les deux choses. Ici, la décision de créer un secteur sud-américain à l'école orientale est excellente, mais il faut l'organiser. Les camarades émettent qu'il y ait à l'école un ministre une dizaine de places, mais il faut comprendre que pour avoir les élèves en décembre, il ne faut pas envoyer un télégramme en décembre ou janvier. Il faut absolument que l'école léniniste et l'école orientale donnent à temps les chiffres d'élèves pour les différents pays, envoient l'argent au secrétariat assez tôt de façon qu'on puisse organiser le départ des élèves d'une façon méthodique ; de cette façon seulement, on peut avoir les élèves. Mais à côté de ces écoles, les camarades des divers pays ont posé la question d'une école plus courte, de quelques mois à Buenos-Ayres. J'avoue que l'idée est bonne, mais la question se pose : Qui enseignera ? Nous n'avons pas sur place de forces suffisantes disponibles. Si nous décidons une école là-bas, nous devons envoyer une ou deux forces pour donner des cours.

VASSILIEV : Et c'est tout à fait difficile.

HUMBERT-DROZ : Ensuite, se pose la question de l'aide politique effective, par exemple, la situation que nous avons au Mexique, la situation que nous avons en Colombie, la situation que nous avons au Pérou, Bolivie, Equateur, etc.,,, même la situation que nous avons au Brésil où notre parti est meilleur, plus ferme, plus solide, mais où se posent les problèmes de la liaison avec la petite bourgeoisie, du bloc ouvrier et paysan, nécessite l'envoi d'instructeurs et de représentants. Au Mexique, en Colombie, c'est absolument nécessaire si nous ne voulons pas perdre ce que nous avons. Nous avons déjà quelqu'un au Mexique, mais il est absolument nécessaire d'envoyer quelqu'un en Colombie le plus vite possible.

4.- La question de Krestintern. Krestintern doit envisager aussi la question de l'Amérique Latine, de façon à s'occuper pas seulement du Mexique. Le problème agraire dans tous les pays de l'Amérique Latine est tel que le Krestintern doit envisager la conquête des pays de l'Amérique Latine.

5.- Les questions liées à l'émigration. L'émigration polonaise prend des formes tout à fait particulières. Le gouvernement polonais envoie sur chaque bateau un agent de l'émigration polonaise qui, au cours du voyage, avive le sentiment patriotique des polonais.

Il est nécessaire que dans les pays d'où part l'émigration on commence le travail parmi les émigrants. Les émigrants, arrivés en

Amérique Latine, sont parqués. A Rio de Janeiro on les débarque dans une île où viennent les agents recruteurs des plantations. On leur fait signer des contrats et on les emmène directement dans les plantations sans qu'ils entrent en contact avec les ouvriers de Rio et comme le travail de pénétration du parti est très difficile, en réalité, ils ne sont pas touchés par le parti ni par les syndicats. C'est un peu différent pour l'Argentine. Mais l'émigration est de plus en plus un cercle fermé. Il faut nous poser la question de pénétrer parmi les émigrés au départ du pays d'origine. Les syndicats révolutionnaires doivent donner des enseignements sur le marché du travail, sur les conditions de travail aux syndicats rouges et aux minorités révolutionnaires des pays d'émigration, de façon à ce que les ouvriers puissent avoir certains renseignements sur le marché du travail, les conditions de vie, le travail et d'autre part, envisager l'envoi de camarades dans l'émigration, même pour faire le travail nécessaire parmi les émigrés. Sans quoi ce sont des couches que nous touchons très difficilement mais qu'il est absolument nécessaire de toucher.

J'ai dit déjà la nécessité d'orienter nos partis de Hollande, d'Angleterre, de France, des Etats-Unis vers la pénétration de leurs colonies, des Antilles, des Guyanes, etc... et en particulier au point de vue syndical. Si nous ne faisons pas ce travail dans les pays d'où part l'émigration nègre, il est difficile de faire dans les pays où les nègres arrivent.

Ce ne sont ^{ce que} pas les problèmes essentiels, je formulerai encore pour le secrétariat une série de propositions concrètes, pratiques pour développer notre travail après nos conférences.

Nous avons, dans presque chaque pays une base de travail et une belle perspective de développement, mais il faut travailler avec ardeur et intensité. Les conférences ne sont vraiment utiles que si nous découplons notre travail à notre effort. Mais dans ces cas seulement, nous conquerrons l'Amérique Latine.

ДОКУМЕНТЫ СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ

<http://sovdoc.rusarchives.ru>

ДОКУМЕНТЫ СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ

<http://sovdoc.rusarchives.ru>

секретно

Paraguay 4

4180 * 25.VII.1929

(Copie du texte corrigé)

31

SECRETARIAT SUD AMERICAIN
LE 7/7/29

Bx. No 319
25/7/1929

BOMBERT-DROZ :

Camarades, je me bornerai ce soir à un coup d'oeil d'ensemble sur les deux conférences parce que les matériaux ne sont pas encore arrivés. Nous n'aurons les résolutions et les matériaux écrits des conférences seulement dans quelques semaines.

Le congrès de Montevideo a été assez bien préparé par le Bureau préparatoire de Montevideo, qui a travaillé pendant plus d'une année, pour rassembler autour du programme des syndicats révolutionnaires tout le mouvement syndical de l'Amérique Latine. Les camarades de Montevideo ont réussi à se mettre en rapport avec le gros des forces syndicales de tous les pays de l'Amérique Latine, à l'exception de l'Argentine qui est restée en grande majorité aux mains des réformistes et des anarcho-syndicalistes, qui sont en train de fusionner avec les réformistes. Nous n'avons eu d'Argentine que la participation de quelques syndicats et de fédérations locales, aux mains de la minorité révolutionnaire, mais nous n'avons pas eu la majorité du mouvement syndical. Ailleurs, nous avons eu la majorité ou même la totalité des forces syndicales effectives des pays représentés au congrès de Montevideo. Une des caractéristiques de ce congrès, c'est qu'il dépasse de beaucoup les cadres de nos partis communistes et même des syndicats révolutionnaires qui sont groupés autour de l'I.S.R. Nous avions des représentants de syndicats réformistes à tendance mutualiste sans orientation nette qui sont venus à Montevideo poussés par le désir de réaliser l'unité continentale pour prendre contact avec le mouvement syndical de l'Amérique Latine, attirés par cette idée de la concentration des forces ouvrières de l'Amérique Latine. C'était le cas pour la centrale de Paraguay qui n'est pas sous l'influence de notre parti, mais sous l'influence de réformistes qui ont été du reste très enthousiastes et qui ont travaillé en accord complet avec nous. C'était le cas aussi pour la centrale syndicale de Bolivie, qui a envoyé trois représentants dont un était communiste, l'autre, un ouvrier mineur sortant de la mine, qui n'avait jamais vu autre chose que la mine d'étain et qui venait là avec tout l'élan révolutionnaire des ouvriers mineurs qui font 36 heures de travail de suite et le troisième, nettement réformiste et gouvernemental, qui ne cessait de poser la question du port pour la Bolivie, d'un débouché sûr la mer pour son pays.

Ceci démontre que nous n'avons là pas seulement les forces communistes, nous avions les représentants du mouvement syndical qu'il est avec sa ^{confusion} idéologique et sa faiblesse dans les différents pays de l'Amérique Latine. Même d'Argentine, - et ceci montre l'influence qu'a exercée la préparation du congrès de Montevideo sur le mouvement syndical, - la Fédération des Cheminots qui est nettement réformiste et adhérente à Amsterdam et qui est en fait un syndicat gouvernemental, dans lequel Irrogogeu a une grande influence, a été, - sous la pression de la base, - obligée d'envoyer une représentation fraternelle de deux délégués qui sont restés en observateurs au congrès, en sont partis avant la fin, sans avoir voulu parler. Ils avaient été d'accord que le congrès de Montevideo envoie une délégation fraternelle au congrès de la Fédération des Cheminots qui avait lieu aussitôt après. Le congrès, en présence de ces deux délégués, a nommé 5 délégués pour aller représenter le congrès de

Montevideo à cette conférence. Vous savez qu'on ne les a pas laissés entrer et quand ils sont entrés de force ont voulu parler, le Présidium du congrès a appelé la police et les a fait arrêter. La police les a relâchés le jour même. Mais c'est un fait que les réformistes d'Argentine ont envoyé des représentants au Congrès de Montevideo, sous la pression des organisations de base, et cela montre l'influence qu'a exercé le congrès de Montevideo sur l'ensemble du mouvement syndical, même sur la base des syndicats réformistes adhérents à Amsterdam.

Une autre caractéristique du congrès c'est qu'il a provoqué pendant le temps de sa préparation et qu'il provoquera encore une concentration des forces syndicales et leur unification dans chaque pays de l'Amérique Latine. Dans une série de pays, le mouvement syndical était ou est encore complètement dispersé. Les syndicats sont corporatifs, mutualistes, locaux, sans liens avec les organisations locales des autres corporations ou d'une autre localité, etc... L'influence de Montevideo a été de grouper ces forces syndicales dispersées autour d'un centre national d'unification et d'un programme d'unité nationale et continentale sur la base de la lutte de classe. Ce fut le cas pour le Mexique, avec la fondation de la Centrale syndicale révolutionnaire du Mexique. Je reviendrai sur ce point, car j'ai l'impression que la création de la centrale révolutionnaire au Mexique a été prématurée et ce fut le cas pour le Brésil, où le congrès constitutif de la Confédération syndicale du Brésil à la fin d'avril a été un grand succès pour le parti communiste du Brésil qui a été le moteur de ce mouvement. La Confédération brésilienne groupe environ 80.000 ouvriers organisés dans les différentes régions du Brésil et nos camarades ont affirmé qu'ils n'attendaient pas un tel succès même dans leurs prévisions les plus optimistes. Ils ont eu des représentants de toutes les régions du pays. Tous les syndicats adhérents ne sont pas révolutionnaires, tous ne sont pas sous l'influence communiste, mais tous veulent concentrer et unir les forces ouvrières du Brésil sur un programme de lutte de classe. Il y a possibilité pour la Confédération Générale du Travail d'éduquer ces forces neuves.

Ce fut le cas aussi pour l'Uruguay. Vous savez que notre parti y avait suivi la tactique syndicale qui avait provoqué l'exclusion de la minorité révolutionnaire des syndicats anarcho-syndicalistes. La minorité exclue a immédiatement constitué un bloc d'unité et il faut dire que notre parti a manœuvré avec ce bloc d'une façon tout à fait intelligente. A plusieurs reprises, il a offert de dissoudre ce bloc pour reconstituer l'unité des vieux syndicats, à condition qu'ils respectent la démocratie ouvrière. Il a même, à un moment donné, dissout le bloc pour reconstituer un comité d'unité syndicale plus large, groupant avec l'ancien bloc des syndicats autonomes qui n'avaient pas été liés auparavant à la minorité syndicale mais qui entraînés par la préparation du congrès de Montevideo se sont unis au bloc d'unité. Il a abouti, à la veille du Congrès de Montevideo, à la constitution d'une centrale syndicale unitaire de l'Uruguay, qui groupe environ les 9/10 des forces syndicales de l'Uruguay. Ce qui reste aux anarcho-syndicalistes et aux anarchistes ne représente plus aucune force ouvrière réelle, les véritables forces ouvrières sont concentrées dans notre centrale syndicale qui compte 12.000 membres.

Ce fut le cas de l'Equateur où la centrale nationale n'est

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

pas encore constituées, mais où le travail de préparation pour Montevideo s'est fait sur la base d'un comité pour l'unité nationale et où, à la rentrée des délégués de Montevideo, sera réalisé un congrès syndical en vue de la constitution d'une centrale syndicale adhérent à Montevideo.

C'est le cas pour le Pérou, dont les principaux syndicats étaient représentés à Montevideo. Un comité d'unification est constitué qui doit réunir un congrès prochainement afin de former une centrale syndicale pour le Pérou, adhérent à Montevideo. A l'Equateur, comme au Pérou, il n'existe pas de autres centrales et les Comités d'unité qui ont préparé Montevideo rallient le gros des forces syndicales existantes dans les deux pays.

Pour la Colombie, - je reviendrai plus en détail sur la situation de ce pays qui est plus difficile qu'ailleurs, - le travail préparatoire de Montevideo a provoqué la séparation du parti et des syndicats qui formaient un seul mouvement confondu, et la création d'une centrale syndicale. Mais personne ne s'est occupé de la faire fonctionner. Un aventurier qui s'est improvisé secrétaire général de la nouvelle centrale est arrivé à Montevideo pour représenter le mouvement syndical de Colombie, mais les représentants des syndicats effectifs qui étaient présents ne l'ont pas reconnu comme le représentant du mouvement syndical. La situation est très difficile dans tout le mouvement colombien et nécessite de notre part une intervention énergique et urgente, aussi bien pour les syndicats que pour le parti.

Une des caractéristiques de Montevideo, à côté de ce fait qu'il dépassait beaucoup nos cadres communistes et révolutionnaires, est donc qu'il a provoqué en Amérique Latine un grand et profond mouvement de concentration et d'unification des forces syndicales existantes sur la base de la lutte de classe, de la lutte contre l'impérialisme et le réformisme et crée partout la base de laquelle on peut partir pour organiser vraiment la classe ouvrière.

Mais il faut reconnaître aussi que le congrès de Montevideo a démontré, comme du reste notre conférence de Buenos-Ayres, qu'en réalité le mouvement syndical de l'Amérique Latine ne groupe, ni n'organise encore le vrai prolétariat de l'Amérique Latine; ceux qui sont organisés dans le mouvement syndical sont en général les ouvriers des villes, les travailleurs des branches secondaires de la production ou des petites entreprises de type artisan, etc..., mais les grandes masses des ouvriers agricoles et des grandes entreprises impérialistes qui forment la base du prolétariat, les vrais exploités de l'Amérique Latine ne sont pas organisés dans le mouvement syndical dans aucun pays, sauf en Colombie où le parti organise les ouvriers agricoles d'une manière sporadique en vue d'une grève. On a organisé les ouvriers agricoles des plantations de bananes en Colombie pendant 3 mois à 100%. Je reviendrai en détail sur la grève des bananes qui est une page des plus intéressantes de la lutte des ouvriers révolutionnaire de l'Amérique Latine; mais les méthodes d'organisation en Colombie sont tout à fait particulières; on envoie un délégué du parti dans la zone bananière avec l'ordre de préparer une grève; le délégué y travaille trois mois, il organise l'ensemble de la classe ouvrière; pas un seul ouvrier des plantations ne reste inorganisé, pas un seul qui ne paye deux dollars pour la grève; ils ont ainsi réuni 64.000 dollars parmi les ouvriers eux-mêmes; ils ont réuni plus de 50.000 dollars parmi les petits commerçants et les petits bourgeois de la zone et fait des préparatifs pour soutenir la grève; crée une coopérative ouvrière, achète des provisions pour le ravitaillement des ouvriers. La grève a eu un caractère

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

révolutionnaire, une véritable insurrection. Les premières troupes ont été immédiatement entourées par les grévistes, la fraternisation avec les grévistes a été absolue; les grévistes ont donné à manger aux soldats; les soldats ont offert leurs armes aux grévistes; les officiers ont été obligés de jurer sur le drapeau rouge qu'ils ne trahiraient pas le prolétariat, les ouvriers et soldats ont fait des manifestations et, je le répète, le mouvement a été absolument complet et de caractère révolutionnaire. Mais après la grève il n'y a plus d'organisation et nous avons discuté, bataillé avec les camarades colombiens pour leur faire comprendre qu'il faut organiser les ouvriers d'une façon permanente, qu'il ne peut y avoir de mouvement victorieux sans une organisation nationale forte; ils affirment qu'on ne peut pas organiser les ouvriers sans un but précis. Quand on leur dit qu'on va préparer une grève ils s'organisent aussitôt, mais ils ne veulent pas payer de cotisations régulières et s'organiser. Une des grandes faiblesses de notre mouvement latino-américain, c'est que les ouvriers agricoles, en général, dans tout le pays de l'Amérique latine ne sont pas organisés dans le mouvement syndical; il y a de grosses difficultés à organiser les ouvriers agricoles en général. Si nous prenons le Brésil, le pays des grandes plantations, il est difficile de pénétrer dans les plantations, d'abord l'immensité du pays, le manque de moyens de communications, l'isolement des plantations des centres urbains et surtout la police des plantations qui empêche l'entrée des entreprises. Les camarades des divers pays ont essayé plusieurs moyens pour pénétrer dans les plantations: les marchands ambulants, mais les marchands ambulants, sans une grande quantité de plantations, ne peuvent pas pénétrer; les ouvriers sont obligés d'acheter dans les magasins des grandes entreprises et le petit commerce n'a pas le droit d'y pénétrer. Ils ont essayé d'envoyer des joueurs de guitare qui font de l'agitation, mais il est arrivé que les propriétaires fonciers ont fait saisir et brûler ces joueurs de guitare. C'est très difficile de pénétrer dans les grandes plantations, dans les plantations de l'impérialisme et les latifundias de caractère féodal, mais c'est là une des tâches principales de notre mouvement syndical que le congrès de Montevideo a fortement souligné, d'organiser les ouvriers agricoles qui sont parmi les forces révolutionnaires les plus actives, le prolétariat le plus concentré, le plus exploité, le plus combatif.

Une autre faiblesse, c'est que les ouvriers des grandes entreprises industrielles impérialistes ne sont pas organisés à l'exception, dans une faible mesure, du Mexique. Dans les autres pays les mineurs, les ouvriers des puits de pétrole et de toutes les grandes entreprises impérialistes ne sont pas organisés; de même pour les grands frigorifiques d'Uruguay, d'Argentine qui pourtant sont plus rapprochés des grands centres urbains que ne le sont généralement les mineurs et les exploitations de pétrole, etc... Les grèves qui ont eu lieu dans les frigorifiques sont des grèves spontanées, sans organisation syndicale, quand les ouvriers n'en peuvent plus, ils déclenchent des grèves, généralement complètes et de caractère nettement révolutionnaire ils luttent avec la police, l'armée, mais sans organisation syndicale. Je dirai tout à l'heure en parlant de notre conférence de Buenos-Ayres que nous devons tenir compte d'une différenciation au sein même de la classe ouvrière. Il y a deux couches très nettes: le prolétariat le plus exploité, qui est formé des ouvriers agricoles et des ouvriers des grandes entreprises impérialistes, des mines, etc... avec des salaires et des conditions de vie très bas; et le prolétariat des villes parasites de l'Amérique latine qui est employé dans les branches secondaires de la production, dans les petites entreprises, etc..., qui a des bas salaires, mais supérieurs et un niveau de vie sensiblement semblable à l'ouvrier

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

européen. C'est très caractéristique à Montévidéo où les ~~xxxxxxx~~ fragonifriques sont aux abords de la ville que les ouvriers des fragonifriques sont parqués dans un quartier, dans une ville à eux, tout à fait séparés du reste de la ville; ils habitent des baraques à planches, de tôle, sans canalisation, sales, etc... Ils sont composés d'émigrants dans la grande majorité, d'émigrants polonais, des pays baltiques, des pays balkaniques, etc... , et n'ont aucun contact avec les ouvriers de la ville de Montévidéo et avec le mouvement syndical. Nous avons fortement insisté dans les deux conférences pour que le mouvement syndical révolutionnaire et nos partis s'orientent vers ces couches du prolétariat les plus exploitées: le prolétariat agricole et celui des grandes entreprises impérialistes. La base du mouvement syndical révolutionnaire de masse c'est ce prolétariat et non les garçons de café, les coiffeurs, les chauffeurs de taxis, qui sont généralement organisés dans tous les pays de l'Amérique latine, mais qui sont aussi la base de l'idéologie petite bourgeoise, anarcho-syndicaliste ou réformiste. Ce qui est intéressant aussi au congrès de Montévidéo c'est que nous avons représentées toutes les races de l'Amérique latine sans que nous ayons fait un effort spécial pour cela; les nègres, les indiens, les ~~mulâtres~~, etc., étaient représentés dans presque chaque délégation.

Quel est le résultat du congrès de Montévidéo? Il a donné à tout le mouvement syndical de l'Amérique latine un grand élan en avant vers l'organisation. Naturellement, c'est un point de départ et nous devons maintenant continuer et intensifier le travail. Il ne faut pas considérer ce congrès syndical comme un grand succès définitivement assuré. Nous aurons maintenant une très forte contre offensive des réformistes, de la C.S.P.A. et d'une part et d'Amsterdam d'autre part. Amsterdam est en train de concentrer ses forces en Argentine et s'efforce d'établir des liaisons avec des groupes réformistes des différents pays par le B.I.T.

Mais, je le répète, le congrès de Montévidéo a organisé en une Confédération latino-américaine d'une façon ferme, le mouvement syndical de l'Amérique latine qui existe actuellement. C'est peu de chose en regard des grandes masses des ouvriers des mines, des ouvriers des grandes entreprises impérialistes et surtout des grandes masses d'ouvriers agricoles. Mais, c'est un grand succès parce que c'est la majorité du prolétariat actuellement organisé de l'Amérique latine qui est derrière le congrès et le programme de Montévidéo et la possibilité existe, si nous travaillons bien, d'étendre rapidement notre organisation. Il a été un grand succès démonstratif avant l'Amérique latine. Toute la presse en a parlé et la répercussion du congrès dans la plupart des pays a été grande, au point de vue propagande, dans les masses ouvrières.

Au congrès de Montévidéo comme à notre conférence de Buenos-Ayres, étaient représentés les pays suivants :

Le Mexique, Guatemala, Salvador, Costa Rica, de Costa Rica, des éléments que nous n'avons pas eus à la conférence des partis des représentants des syndicats réformistes gouvernementaux, - Panama, Colombie, Venezuela, Equateur, Pérou, Bolivie, Brésil, Cuba, Uruguay, Paraguay, Argentine. Le pays qui était absent fut le Chili, où les conditions de répression fasciste sont telles qu'à la veille de notre conférence et de notre congrès, la centrale de notre parti, qui avait été reconstituée peu de temps auparavant par Codovilla a été saisie et mise sur un bateau de guerre qui n'est pas revenu. On ne sait pas si nos camarades ont été fusillés ou ~~xxxx~~ déportés, mais au moment où je suis parti d'Amérique latine, nous avons reçu la nouvelle qu'un camarade venait de la région du Salpêtre pour reprendre le contact avec

Le secrétaire de Buenos-Ayres. La police s'est infiltrée dans les rangs du ~~partit~~ de la Foch, a provoqué une complète désorganisation de nos forces. Un camarade ne veut pas parler à un autre parce que tous se méfient les uns des autres. C'est une situation excessivement difficile.

A notre conférence de Buenos Ayres étaient représentés les mêmes pays. Elle a été plus réduite en nombre que le congrès de Montévidéo. Nous lui avons donné non pas un caractère démonstratif et d'agitation extérieure, mais un caractère de travail interne. Nous l'avons préparée surtout au cours du congrès de Montévidéo. Le secrétariat Sud-Américain a eu des conversations avec toutes les délégations. Nous avons cherché à tirer des délégués qui étaient à Montévidéo le maximum de renseignements sur la situation du prolétariat, sur les partis, etc.. Au début, nous n'avons obtenu que de grands discours, pour nous démontrer la situation révolutionnaire, pour montrer que l'Internationale devait envoyer beaucoup d'argent, des délégués, des experts militaires pour faire la révolution dans leur pays, etc... Nous avons cherché à éliminer toute cette phraseologie révolutionnaire pour avoir quel que chose de plus concret, des renseignements que nos camarades pouvaient nous donner sur la situation de la classe ouvrière, des paysans, etc. Nous avons réussi à faire une série d'enquêtes sur la situation de la classe ouvrière, des paysans, sur le mouvement ouvrier, sur la situation de nos partis et des organisations ouvrières dans ces différents pays; enquêtes extrêmement intéressantes qui ont été pour nous à Buenos Ayres une base excellente pour les travaux de la conférence

A la conférence même, sur tous les points de l'ordre du jour, il y eut une discussion vivante et en général intéressante. Le caractère a été tout différent de celui du congrès de Montévidéo. A Montévidéo, le congrès était essentiellement démonstratif et certains problèmes, même les plus importants du mouvement syndical, ont tout à fait échappés aux camarades qui dirigeaient le congrès et ne sont même pas apparus dans les ~~mixxxxx~~ commissions du congrès, qui discutaient des revendications immédiates. C'est seulement à la conférence de Buenos-Ayres en allant plus au fond des questions qu'on a vu surgir de nouveaux problèmes. Par exemple, le problème des races. Ce n'est qu'en l'abordant et on n'a fait à Buenos Aires qu'effleurer ce problème qui est excessivement compliqué et difficile, que nous avons vu surgir une question qui est une question syndicale de premier ordre pour l'Amérique Centrale. Dans les grandes plantations de Bananes du centre de l'Amérique, de Panama et de Colombie, la compagnie nord-américaine "United Fruit Company" transporte des milliers et des dizaines de milliers de nèges de Haiti, St Domingue, de La Jamaïque pour remplacer la main d'oeuvre ~~xxxx~~ indigène. Ils donnent en général aux nèges le ~~5/6~~ d'hommes de confiance des blancs à l'égard de la main d'oeuvre indigène indienne, un salaire légèrement supérieur et éliminent du travail des milliers d'indiens pour les remplacer par des nèges.

VASSILIEV : Quel motif ?

HUMBERT DEBZ : Ils ont, d'une part, plus de résistance physique, d'autre part, pour amener la division dans les rangs des ouvriers agricoles, la lutte de race entre nègre et indiens des plantations se développe et prend des formes tout à fait violentes d'assassinats de nèges par les indiens, dindiens par les nèges, etc...

C'est un problème excessivement grave pour nous. Les camarades mexicains, par exemple, disaient que ce problème n'est pas difficile à résoudre. Il faut, disaient-ils, que dans tous les

pays on fasse comme au Mexique un loi qui interdise l'importation de la main d'oeuvre chinoise et de la main d'oeuvre nègre. La loi américaine fixe à 2 ou 3% le nombre des nègres qui peuvent être employés dans les entreprises. Faites de l'agitation, disait Siqueiros, pour avoir une loi comme celle du Mexique pour empêcher l'intervention de la main d'oeuvre étrangère. Les Cubains et la conférence unanime ont immédiatement protesté contre cette façon de résoudre la question des races, mais le problème demeure pour notre mouvement dans l'Amérique centrale et le nord du continent comme un des problèmes les plus aigus. L'"United Fruit Company" a décidé après la grève des bahanes de Colombie, parce qu'il y a une crise de la main d'oeuvre qui après la grève est partie dans le centre du pays, de faire venir 10.000 ouvriers nègres des Antilles. Un fait intéressant c'est que des nègres, ceux de la Jamaïque, du Haïti, et des autres îles des Antilles, se livrent des batailles rangées, se lancent les uns contre les autres dans les plantations de canne à sucre de Cuba. Une lutte entre les nègres des diverses nationalités se développe de façon très aigue. Ceci pose à nos partis des "Etats-Unis", d'Angleterre, de France et de Hollande la question du développement d'une organisation et d'une agitation révolutionnaire dans ces différentes colonies des Antilles.

Un problème tel que celui-là n'avait pas été aperçu par le congrès de Montevideo et ce n'est qu'en posant le problème des races ou même en discutant la question de savoir s'il y avait un problème des races en Amérique latine que cette question a surgi. Certains camarades niaient l'existence d'un problème des races et disaient que d'après la Constitution des pays de l'Amérique latine les nègres et indiens peuvent parvenir aux plus hautes fonctions politiques et sociales. Au VIII^{ème} Congrès, les camarades du Brésil nous avaient dit qu'il n'y avait pas de problème de race au Brésil. Or, au Brésil et ailleurs, le problème des races se pose de la façon la plus aigue.

Quels sont les problèmes que nous nous touchés à la conférence de Buenos-Ayres et que nous avons cherché à approfondir. J'ai déjà touché un des problèmes c'est le caractère parasitaire des villes de l'Amérique latine et la structure de la classe ouvrière déterminée par son caractère semi-colonial. C'est quelque chose de très caractéristique de voir Buenos-Ayres ou Montevideo ou Rio de Janeiro, de grandes villes semblables aux plus grandes villes européennes, sans grandes industries, possédant seulement les industries indispensables à la subsistance de la ville qui vit essentiellement du commerce et de l'exploitation du pays. Toutes les entreprises d'exportation, d'importation, de crédit, de transport de tous les pays impérialistes pullulent. Même les fabriques qui se développent sont des fabriques qui sont directement liées à l'importation des produits fabriqués à l'étranger. On construit à Buenos-Ayres de grandes fabriques de montage d'automobiles; les grands tracts yankees envoient les pièces détachées à Buenos-Ayres, le montage se fait sur place, mais cette industrie est liée directement à l'importation des grandes entreprises impérialistes dans le pays.

Les industries de base qui font la richesse du pays ne se trouvent pas dans les grandes villes, la ville a un caractère absolument parasitaire comme toutes les couches de la bourgeoisie nationale et, je le répète, le prolétariat de ces villes, dans une très large mesure, participe à ce caractère parasitaire et insensé avec la bourgeoisie nationale et

étrangère à l'exploitation du reste du pays, il forme une espèce d'aristocratie ouvrière de type spécial. Il paraît ridicule de poser la question des coiffeurs, des garçons de café, de chauffeurs de taxis etc... Et pourtant il y a une quantité d'ouvriers qui travaillent dans de petites entreprises de caractère artisanal et qui forment une grande partie de la classe ouvrière de ces grandes villes, souvent la base du mouvement syndical. Il y a aussi des ouvriers de certaines catégories de transports, des cheminots qui ont à l'égard des ouvriers du rail, des ateliers et à l'égard du prolétariat en général une position privilégiée. Ce serait une grosse erreur de croire qu'il n'y a pas en Amérique latine de base pour le développement du réformisme, soit du type syndicaliste ou du type corporatif ou de type ouvertement réformiste gouvernemental comme l'est la grande partie du mouvement syndical en Argentine. Cette idéologie réformiste vient du fait que les catégories organisées participent à l'exploitation du reste du pays et forment une certaine catégorie d'aristocrates ouvriers à l'égard des ouvriers des grandes entreprises imperialistes et des ouvriers agricoles.

Une autre question. On cherche à approfondir dans la conférence de nos partis la question agraire; elle joue, en Amérique latine, un rôle de premier plan. La structure économique et la structure sociale de toute la production agraire de l'Amérique latine doivent être étudiées par nous avec plus de détail que jusqu'à présent. Il y a toute une série de régimes économiques et de régimes d'exploitation très différents qui vont de la grande entreprise rationalisée moderne, avec la technique des Etats-Unis, comme sont certaines régions de plantations de café, de bananes, etc..., où l'ouvrier a nettement le caractère de l'ouvrier agricole, qui ne reçoit que son salaire, qui n'a aucun droit de planter, d'avoir un jardin ou un morceau de terre à lui, qui est nettement le prolétaire de la grande entreprise, jusqu'aux formes les plus pures du servage et de l'esclavage. Nous avons parlé dans nos thèses des "survivances" d'esclavage et de féodalisme. Mais il existe un servage réel avec tous les caractères du service personnel et des prestations personnelles des paysans au propriétaire foncier. La vente du travailleur agricole avec la terre se fit encore sur une grande échelle, dans un grand nombre de pays de l'Amérique latine et en particulier dans la région des Andes, de l'Equateur, au Pérou, en Colombie, au Venezuela et surtout particulièrement en Bolivie. Le système qui existe dans les grandes plantations du littoral coton, canne à sucre, cacao, café, etc..., est une forme intermédiaire entre les grands latifundias féodaux et les grandes entreprises modernes.

Mais les grands latifundias de la montagne sont encore du type féodal absolu, avec le droit du seigneur à la première nuit et le service personnel des paysans, etc... Les propriétaires fonciers féodaux se moquent des lois du travail. Le travail se règle de cette façon: du lever du soleil au coucher du soleil, le paysan, sa femme et ses enfants doit son travail au propriétaire foncier. En général, le paysan ne reçoit aucun faible salaire ou pas de salaire du tout, mais un petit lopin de terre dans le latifundia où il a la possibilité de cultiver des produits pour sa famille et ses besoins personnels, mais dont il doit souvent payer la location au propriétaire foncier qui lui en retient sur son salaire. En plus de cette forme féodale absolue, existe

encore la vente des esclaves. En Colombie, par exemple, au Venezuela, etc..., existe encore la vente des esclaves.

VASSILIEV : Qui sont ces esclaves?

HUMBERT-DROZ : Oh bien des indigènes, ou bien des nègres. En général des Indiens et c'est là qu'on voit réellement le problème des races. Ceux qui achètent et vendent des esclaves sont des blancs et ceux qui sont achetés & vendus sont des Indiens; sans doute, théoriquement, tous les Indiens ont le droit de parvenir à tous les plus hauts postes de l'Etat! En général, les Indiens sont les plus exploités, ont des conditions plus misérables que les nègres. Ainsi, au Pérou, les mangx nègres sont en général serviteurs des blancs, hommes de confiance des blancs et participent à l'exploitation des Indiens. Je le répète, il y a des formes tout à fait vivantes de l'esclavage et du servage. Il y a aussi d'autres formes plus hypocrites. Dans les grands latifundias, dans plusieurs pays, la vente des esclaves se fait sous la forme suivante: les ouvriers agricoles sont engagés par des contrats de travail de 25 ou 30 ans, c'est-à-dire des contrats de travail à vie. Les propriétaires fonciers ne vendent pas directement l'ouvrier, mais vendent le contrat de travail, pour le reste de la durée, à un autre propriétaire. Naturellement, la force de travail de l'ouvrier est vendue ~~xxx~~ avec le contrat de travail qui n'est que la lettre de voiture qui permet de respecter les lois démocratiques et républicaines!

Une chose intéressante c'est qu'à côté de ce régime féodal précisément cotoyant le régime féodal, des grands latifundia de la Serra, et luttant contre ce régime, existent encore dans toute la région des Andes, les communautés agraires primitives qui travaillent en commun la terre commune et qui se défendent contre la conquête des terres par les propriétaires fonciers encore maintenant, ou qui luttent pour reprendre la terre qu'on leur a enlevée. La conquête de la terre par les propriétaires fonciers n'a pas cessé et sans cesse au Pérou, en Equateur, en Bolivie, en Colombie, les communautés agraires sont en lutte pour sauvegarder leur terre contre le pillage des propriétaires fonciers. Il est intéressant de voir le rôle joué par l'Eglise catholique en général pour "conquérir" la terre des communautés agraires. Les propriétaires fonciers s'arrangent avec le curé de la communauté agraire et le curé engage les Indiens à faire de grandes dépenses pour la fête d'un saint ou du patron de la communauté. Les Indiens n'ont pas l'argent nécessaire. Alors, le curé suggère d'emprunter l'argent chez le propriétaire foncier. ~~Un instant~~ Celui-ci prête l'argent et, au moment où il faut rembourser les Indiens ne le peuvent pas; on va devant les tribunaux qui déclarent que la terre appartient au propriétaire foncier qui a prêté l'argent. C'est pourquoi la lutte contre les propriétaires fonciers est en même temps la lutte contre l'Eglise catholique. Les Indiens devaient que l'Eglise les a trompés et aide les propriétaires à les dépouiller de leur terre.

Les soulèvements d'Indiens qu'il y a eu au Pérou, en Bolivie, en Equateur, sont les soulèvements des communautés agraires contre les grands propriétaires fonciers qui veulent les dépouiller ou des communautés agraires qui ont été conquises par les propriétaires fonciers, pour reprendre la terre.

Une chose intéressante aussi dans cette conquête de la terre, c'est que les Indiens ne quittent pas leur terre, lorsque la terre passe du régime de la communauté au régime féodal des grands propriétaires fonciers. L'Indien passe de l'état de paysan à l'état de serf, mais il reste sur sa terre et lutte pour la reconquérir.

Malheureusement pour nos partis, nos syndicats unitaires et encore plus pour Krastintern, nous n'avons aucun lien avec les masses d'indiens qui vivent en communauté agraire et qui sont des éléments révolutionnaires de premier ordre, un des principaux leviers du mouvement révolutionnaire en Amérique latine.

En plus, il y a encore d'immenses régions où les indiens vivent tout à fait hors de la civilisation, de chasse et de pêche, où ils ne connaissent pas le fer, où ils ont des flèches en bois très dur. Ils n'ont aucun contact avec la civilisation et vivent en tribus. Il y en a en Colombie, près de la frontière à Colombie et du Venezuela et dans la région du centre de l'Amazonie, Brésil, Venezuela, Colombie, Equateur, Pérou et Bolivie.

De cette analyse rapide de la structure de l'économie agraire et aussi de la structure des classes dans les régions agricoles, nous voyons la nécessité de différencier notre action suivant les différentes couches de la population dans les grandes plantations et rationalisées, notre travail doit être très différent du travail dans les latifundia de caractère féodal ou dans les communautés agraires. Il faut différencier aussi selon les diverses cultures et les diverses régions, selon les races employées dans la production, en n'oubliant pas que dans certains pays ou dans certaines régions, le problème de la main-d'œuvre des plantations se complique encore du problème de l'immigration.

Le problème de la petite propriété agraire joue un rôle secondaire dans l'ensemble du continent mais il a une importance plus grande au Mexique, en Argentine et en Uruguay. Là aussi, nous devons étudier les conditions concrètes et y adapter notre politique.

Un problème qui est aussi pour nous d'une très grande importance est celui d'aborder certains problèmes de défense des intérêts de la classe ouvrière et d'engager des luttes pour les revendications immédiates qui soient compréhensibles par les ouvriers auxquels nous nous adressons. Je vous ai dit que le représentant des mines d'étain de Potosi nous a raconté comment on travaille dans cette région. Les ouvriers travaillent dans la mine 36 heures de suite, ils descendent le matin dans la mine, ils ont une heure pour le dîner dans le fond de la fosse, une heure pour le souper au fond de la fosse (ils prennent à manger avec eux), ils travaillent toute la nuit, le matin on les sort de la mine pour leur faire prendre l'air pendant deux heures, ils rentrent dans la mine et ils en sortent le soir seulement pour se reposer 12 heures et le lendemain, ils rentrent dans la mine pendant 36 heures. Une autre méthode d'exploitation dans les mines là-bas est de remettre un filon à un contre-maître qui prend sur lui d'organiser la corvée. Le travail se fait alors par périodes de 24 heures : 24 heures de fond, 24 heures de repos. Ceux qui travaillent 36 heures ont le repos dominical, c'est-à-dire que quand la rentrée tombe le dimanche ils ne rentrent que le lundi matin, mais pour ceux qui travaillent par le système des 24 heures il n'y a pas de repos du dimanche.

Quand nous avons parlé avec ce camarade de la journée de 6 heures dans les mines; pour lui, passer de 36 heures à 6 heures, c'est un tel saut que ça lui semble un paradis irréalisable à Potosi. Il a dit immédiatement: Camarades, je veux commencer l'agitation pour la journée de 24 heures! Vraiment, nous n'avions

ской эпохи archives.ru

ской эпохи archives.ru

ской эпохи archives.ru

ской эпохи archives.ru

12

sud-américain

pas, et les camarades du Secrétariat n'avaient pas l'idée que de telles conditions de travail existaient en Amérique latine. Certains travaux dans les mines d'étain sont tels que les ouvriers s'y travaillent qu'un ou deux mois quand ils sont endettés parce qu'ils doivent travailler avec un perforateur à qu'au bout de 6 à 8 mois à cette machine, l'ouvrier est malade; les ouvriers ne vont à cette machine que quand ils sont endettés auprès de la compagnie et qu'ils ne savent que devenir. Ils prennent cette machine comme une possibilité d'augmenter leurs salaires.

Les ouvriers sont parqués, personne ne peut entrer dans cette région minière s'il n'est lui-même ouvrier de la compagnie. Ce sont tous des indiens; une partie des indiens viennent des communautés agricoles travailler dans les mines et retournent ensuite, c'est une main d'œuvre temporaire. Mais la majorité des mineurs sont une main d'œuvre permanente. Les ouvriers sont obligés d'acheter les produits dans les magasins de la compagnie, ils s'endettent et quand un ouvrier est endetté il ne peut plus sortir de la compagnie. C'est en général le système par lequel maintient la main d'œuvre en Amérique latine dans les plantations comme dans les mines et les grandes entreprises impérialistes. L'ouvrier endetté ne peut plus sortir de la région; la compagnie a une police spéciale qui empêche l'entrée de la région à ceux qui ne sont pas des ouvriers, cette police tire sur les ouvriers qui cherchent à s'enfuir.

En rapport avec cet état d'exploitation des grandes masses d'ouvriers agricoles et des grandes entreprises impérialistes, il faut dire que la classe exploitrice, la classe dominante là-bas est relativement faible au point de vue numérique, au point de sa conscience de classe et du développement de son appareil de répression et le jour où nous aurons pris contact, où nous aurons pénétré dans ces grandes masses d'ouvriers agricoles, dans ces grandes masses d'indiens des grandes entreprises impérialistes il est certain que nous aurons un mouvement révolutionnaire excessivement puissant à opposer à un appareil gouvernemental et à une bourgeoisie relativement faibles.

Nous avons aussi abordé le problème des nationalités. Sur ce point nous n'avons eu qu'un échange de vue assez long, intéressant, mais sans parvenir à des conclusions quelconques; chacun avait était d'avis qu'il fallait étudier plus profondément le problème. Le problème est complexe parce que sur le problème des races vient se greffer non seulement la question sociale proprement dite, mais une série de questions nationales très complexes. Les nègres des Antilles et du Brésil transportés en Amérique du temps de l'esclavage ont perdu leur caractère national africain, n'ont rien qui les rattache à leurs anciennes tribus africaines; ils en ont perdu les moeurs, la langue, mais ils sont devenus nationalistes du pays où ils vivent. Il y a des luttes entre les nègres de la Jamaïque, de Haïti, etc... Mais pour les Indiens le problème est différent; les indiens de la région des Andes appartiennent à d'anciennes tribus indiennes qui ont encore leur langue, leurs coutumes et pour lesquels les frontières nouvelles: Équateur, Pérou, Bolivie n'ont aucune signification. Là existe le problème national greffé sur le problème des races; mais nous n'avons pas seulement à faire à une nationalité ou à une tribu indienne en Amérique latine, il y a plusieurs tribus avec plusieurs langues. Des tribus sont en guerre les unes contre les autres; entre les indiens sauvages il y a des guerres continuelles, mais parmi les indiens qui vivent en communauté agricole ou qui sont dans les régions du décalisme, il y a plusieurs tribus de langue très différente, ils ne se comprennent pas les uns les autres et la question s'est posée à la conférence du mot d'ordre du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, elle a été très vivement débattue à la

entre les péruviens et Pierre le représentant de la jeunesse. Pierre et d'autres camarades disaient : nous devons résoudre le problème des races et des nationalités avec le mot d'ordre du Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Les Péruviens disaient : Nous avons posé la question de la solution du problème des races seulement en liaison avec la révolution sociale et le problème social,

Le Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes sans y ajouter le droit pour les Indiens de reconquérir les terres volées par les conquistadors, c'est en somme consacrer les conquêtes des conquistadors espagnols et alors que les Indiens restent avec les plus mauvaises terres et ont été ébouffés dans la montagne et à l'intérieur du continent, alors que les meilleures terres sont prises par les blancs, on leur donne le droit de disposer d'eux-mêmes là où ils se trouvent après la conquête. Naturellement, ce n'est pas une façon de résoudre le problème, mais si nous disons : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes avec le droit de reprendre la terre conquise par les blancs, c'est arriver au mot d'ordre de l'APRA, l'Amérique latine aux Indiens et c'est des millions d'ouvriers noirs, d'ouvriers blancs qu'il faudrait chasser de l'Amérique latine. C'est pourquoi les péruviens disaient nous ne pouvons solutionner ce problème avec la révolution sociale, alors, les noirs, les Indiens, les blancs exploités chasseront les exploités, mais dire que l'Amérique latine doit appartenir aux Indiens, c'est reprendre le mot d'ordre de l'APRA.

Nous avons laissé la question ouverte, parce que c'est un problème difficile à résoudre, qui nécessite aussi une étude plus profonde.

D'autres problèmes se présentent en Amérique latine sous des formes différentes des autres pays. Le problème de la libre disposition des peuples se pose généralement lorsqu'il y a un conflit de frontières ou de territoire. Mais en Amérique latine il y a des territoires qui sont tout à fait déserts. Par exemple, Codovilla, en parlant de Tacna Brica a dit que lorsqu'il y a un conflit semblable, nous devons poser le problème du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, que dans le Chaco Boréal qui forme le fond du conflit entre la Bolivie et le Paraguay il n'y a que des moustiques et des crocodiles; il n'y a pas de peuple. Mais ce problème se reproduira sans aucun doute. Les frontières dans toute la région de l'Amazonie ne sont pas encore déterminées entre Colombie-Brazil, Colombie-Vénézuéla, Vénézuéla-Brazil, Ecuateur-Pérou, Pérou-Bolivie, Pérou-Brazil, Bolivie-Brazil, etc... Dans cette région où il doit y avoir quantité de frontières, elles ne sont pas encore délimitées et très probablement se reproduira le même problème que pour le Chaco Boréal. Ce sont des régions très riches en pétrole ou minéral, elles seront donc très disputées, mais elles sont désertes et il est impossible de donner le mot d'ordre de droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Maintenant, quelques problèmes tactiques qui ont été longuement débattus à la conférence de Buenos-Ayres. La première question est la question centrale est celle de l'organisation des partis communistes. Et je dois dire sur ce point que la création des partis communistes se pose dans presque tout le continent. Il n'y a guère qu'au Brésil, en Uruguay et en Argentine où nous avons des organisations qu'on peut appeler partis communistes.

VASSILIEV : Et au Mexique aussi.

HUMBERT-DREZ : Non! Nous n'avons pas de parti communiste au Mexique. Nous avons un parti ouvrier-paysan, tout ce qu'on veut, mais pas un parti communiste. Si nous prenons le Mexique, l'Amérique centrale, le Nord du continent sud-américain,

XX de

nous pouvons dire que nous n'avons pas de parti communiste. ~~Sixième~~ et je dois reconnaître une erreur fondamentale que j'ai commise dans le passé du secrétariat de l'Amérique latine, lorsque j'ai défendu l'idée de la formation de partis ouvriers et paysans pour mettre nos petits partis en contact avec les masses travailleuses. Je parlais de cette idée que nous avions des partis communistes qui pouvaient diriger des partis de masse plus larges, mais même là où nous avons des partis communistes comme au Brésil et où nous n'avons pas de parti ouvrier et paysan, mais seulement un bloc, ouvrier et paysan, il y a un très grand danger dans la tactique pratiquée par nos camarades du Brésil.

STEPANOF : Dans leur bloc paysan, les revendications paysannes manquent.

HUBERT-DROZ : Au centre de nos discussions a été le problème de la formation de nos partis communistes et nous avons lutté avec une quantité de camarades sur la nécessité d'organiser des partis communistes. Le camarade mexicain Siqueiros, est venu exprimer cette idée : en Amérique latine, les ouvriers ne veulent pas cotiser et s'organiser, ne veulent pas recevoir des carnets de membres et des timbres de cotisations : ils veulent de l'action directe, ce fut le refrain du camarade qui dirigeait la grève des bahanes, qui a dirigé la grève de Barrucabermeja, qui est un spécialiste de l'organisation des grèves ~~xxxxi~~ en Colombie et qui paye de sa personne, il a défendu cette idée : vous n'organiserez jamais un camarade en lui présentant une estampille, il veut de l'action, des bombes, il donnera 50 dollars pour une bombe, mais il ne donnera pas 20 sous pour un carnet de membre et le camarade Siqueiros a joué avec cette démagogie en partant de cette idée comme ~~de xxxix~~ d'une idée déjà acquise par la conférence de l'Amérique latine. Il est clair, a-t-il dit, qu'en Amérique latine on ne peut pas organiser des partis comme dans le reste du monde, c'est une affaire de race, c'est une affaire de tempérament, c'est dans tout le passé, on ne peut pas organiser de partis communistes. Comment faire la révolution sans parti? par ~~xxxxii~~ l'action courageuse et énergique de caudillos, par des chefs militaires qui entraînent des masses avec eux et qui font la ~~xxxxiii~~ guerre de partisan.

Il a développé toute une théorie sur le Caudillisme communiste pour remplacer les partis qu'on ne peut soi-disant pas organiser en Amérique latine et pour le parti mexicain, il a développé cette idée d'une façon tout à fait conséquente en disant : notre parti ne peut pas organiser les masses, mais notre parti a des caudillos qui ont derrière eux les paysans. Nous devons entraîner les paysans et la classe ouvrière, nous retrancher dans la montagne et faire la guérilla au gouvernement de Portes Gill.

C'est pour cela que j'ai des doutes sur l'existence d'un parti communiste au Mexique. La principale question pour nous est de créer des partis communistes dans la plupart des pays de l'Amérique latine; ensuite, la question qui est très urgente ~~làbas~~ c'est la question de la liaison des partis ou groupes communistes qui existent avec les masses des ouvriers industriels et agricoles, la forme du B.O.P. ou la forme d'un parti de masse. Il faut dire que presque partout existe la forme d'un parti à côté du parti communiste ou autour du parti communiste. Prenons le Panama, nous y avons un groupe de camarades communistes qui ont organisé un Labour Party auquel adhèrent les organisations ouvrières de Panama. Les camarades disent que le Labour Party leur permet d'être en contact avec toute la masse ouvrière organisée et qu'ils ont organisé un parti communiste à l'intérieur de ce Labour, en groupant les meilleurs éléments des syndicats ; plusieurs de leurs affirmations

devront être contrôlées sur place, ils nous ont fait un tableau idyllique des rapports et de l'activité des deux partis.

En Colombie, nous avons le parti socialiste révolutionnaire qui est un parti de masse, mais pas de groupe communiste. L'idée émise par quelques camarades que nous avions un groupe communiste sous la direction de Castrillon hors du parti socialiste rev. est fautive. Castrillon a dirigé la grève des bananes avec Maetcha. Castrillon était membre du parti socialiste révolutionnaire et avait constitué à Baranquilla l'organisation du parti socialiste révolutionnaire. Nous avons posé aux camarades la question de l'organisation d'un groupe communiste à l'intérieur du parti socialiste révolutionnaire pour le faire évoluer, l'éduquer et le transformer en un parti communiste. Si nous ne constituons pas un groupe communiste ayant l'initiative de conduire le parti socialiste révolutionnaire au communisme, jamais le parti socialiste révolutionnaire ne deviendra un parti communiste. Mais nous n'avons pas de groupe qui représente vraiment l'idéologie communiste. Nous devons encore le former et l'aider.

J'avoue que des trois éléments qui représentaient le parti à Buenos-Ayres, nous étions bien perplexes parce que nous n'avons pas su sur lequel de ces éléments nous pouvions nous appuyer pour former un groupe communiste à l'intérieur du parti socialiste révolutionnaire.

En Equateur, nous avons un parti socialiste et un petit parti communiste plus ou moins franc maçonnerie à l'intérieur. D'après les renseignements des camarades, le petit parti communiste s'est dissous mais il s'est reconstitué un noyau communiste. Une partie des anciens communistes sont passés aux côtés du gouvernement. Là-bas, les camarades commencent l'épuration du parti socialiste, une épuration très énergique. Les 7 députés ont été exclus; les organisations locales du parti ont été souvent dissoutes et reconstituées; l'épuration se produit avec énergie. Parésés a groupé autour de lui certains éléments ouvriers excellents qui représentent et organisent les ouvriers agricoles des latifundia et des grandes plantations et qui sont vraiment de bons éléments révolutionnaires, des éléments solides sur lesquels on peut bâtir le parti. Nous sommes dans la période de construction d'un parti où nous cherchons avec raison à garder les masses qui étaient derrière le parti socialiste pour en faire adhérer les meilleurs éléments au parti communiste.

Au Pérou, nous avons bataillé avec nos camarades sur la question de la création d'un parti socialiste. Vous vous souvenez que nous avons eu un représentant du Pérou à Moscou avec qui nous avons eu une discussion et qui défendait l'APRA, nous lui avons dit qu'il fallait créer un parti communiste de classe; il ne s'était pas engagé mais ce camarade a fait un très bon travail, c'est un ouvrier du textile (Raymond) L'APRA n'existe plus. Ayia de la Torre a été coupé de ses bases au Pérou et le groupe qui travaillait avec Ayia de la Torre a évolué vers la conception de la création d'un groupe communiste, d'un parti prolétarien. Ce groupe a une Revue bien faite, littéraire et artistique, elle imprime des traductions de Lénine et s'efforce de suivre la ligne léniniste marxiste, etc... Mais ces camarades sentent la nécessité de s'adresser à de plus larges masses, de les organiser. Ils disent: comme Parti communiste, nous ne pouvons pas le faire à cause de l'illégalité, à la répression qui existe au Pérou et si nous venons avec le mot "Parti communiste" cela fera échouer ce que nous voulons faire. Nous évons, pour nous rapprocher des masses, créer un parti socialiste. Nous nous sommes combattus très vigoureusement et nous nous sommes combattus pendant que nous combattions cette idée que le parti

socialiste était déjà créé. Ces camarades ont la même idée que les camarades du Panama: garder la direction aux mains du groupe communiste, faire entrer les meilleurs éléments ouvriers dans le parti communiste, mais avoir un parti plus large, un parti qui puisse s'approcher davantage des masses, etc. Nous avons discuté avec eux sur le caractère de ce parti socialiste, ils nous ont affirmé qu'à bout qu'ils voulaient avoir un parti socialiste pour présenter aux masses un programme minimum, pour pouvoir faire adhérer au parti des éléments intellectuels qui ne peuvent pas adhérer au parti communiste etc. Nous leur avons fait comprendre que s'ils voulaient lui donner un programme minimum et ensuite une base sociale plus large que le prolétariat, y faire entrer les petits-bourgeois, les intellectuels, ils auraient alors un parti du prolétariat et de la petite-bourgeoisie et non un parti prolétarien et que fatalement un tel parti deviendrait un parti réformiste ou confusionniste que le parti communiste devrait combattre. Ils ont admis que l'idée du programme minimum était fautive, que l'élargissement des bases sociales était erronée, mais ils ont dit qu'ils ne pouvaient pas s'engager parce qu'il leur fallait parler avec leur groupe du Pérou.

Feront-ils ce qu'ils ont fait avec l'APRAY? Ils ne se sont pas engagés, mais ensuite ont réalisé la ligne tracée par nous! Naturellement, c'est encore un groupe qui n'est pas lié à l'Internationale communiste, qui n'est pas encore prêt à accepter toutes les directives que nous lui donnons, mais sincèrement, en discutant, il vient à nous. C'est en ce moment la seule base que nous ayons au Pérou. Ils ont un noyau à Lima et un noyau plus fort dans la montagne à Cuzco.

En Bolivie aussi, notre parti ou notre groupe communiste a fait l'expérience d'un Labour Party qui a été un lamentable échec. Il est devenu un parti gouvernemental et le groupe communiste a été obligé de sortir du parti pour reconstituer un groupe. Ce sont les partis ou les groupes qui ont cherché à se mettre en contact avec de plus larges masses, par l'intermédiaire d'un autre parti. Nous avons combattu ce point de vue dans la conférence et nous avons engagé les camarades à travailler là où le parti est illégal ou semi-illégal à l'organisation d'un bloc ouvrier et paysan qui n'offre pas les dangers d'un deuxième parti.

A la conférence, divers partis qui ont appliqué la tactique du bloc ouvrier et paysan ont apporté une série d'expériences précieuses. Les camarades du Brésil en particulier qui appliquent la tactique du Bloc ouvrier et paysan d'une façon permanente, les camarades de l'Uruguay et les camarades d'Argentine qui ont appliqué la tactique du Bloc ouvrier et paysan d'une façon locale, régionale ou circonstancielle, etc... La discussion que nous avons eue sur ce point, montre qu'il existe un grand danger dans la pratique du bloc ouvrier et paysan tel que les camarades du Brésil l'ont pratiqué avant leur dernier congrès et à mon avis, la pratiquent encore partiellement maintenant. Ils en ont fait un organisme purement électoral, une couverture électorale du parti communiste, mais n'en ont pas fait une organisation de combat des ouvriers et des paysans. Toute l'action du Bloc est une action électorale, parlementaire, l'action d'un parti politique. On adhère au Bloc ouvrier et paysan individuellement comme on adhère à un parti politique; ce ne sont pas les comités d'usines qui adhèrent au bloc, ce sont les ouvriers individuellement qui adhèrent dans les fabriques à l'organisation du bloc ouvrier et paysan. Vous savez cela, puisque les camarades du Brésil vous ont expliqué comment fonctionne le Bloc.

Il est certain que notre parti a vu le danger et l'a vu si bien qu'il a été obligé d'exclure le seul député du bloc ouvrier et paysan au parlement.

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

Cependant dans la pratique de nos camarades il y a une expérience qui est positive. Le parti communiste est sorti de son isolement. Par l'intermédiaire du Bloc, il peut s'adresser à de larges masses et ces masses ne font pas de distinction entre le parti communiste et le bloc ouvrier et paysan, de façon que les démonstrations comme celle du 1er Mai ont été non des démonstrations du Bloc mais de formidables démonstrations de masses de 15 à 20 mille personnes à Rio en faveur du Communiste et du parti communiste illégal au point que la police n'a pas osé intervenir, que les bourgeois qui ne se découvraient pas devant le drapeau rouge étaient frappés par la foule. Une telle démonstration fut convoquée sous le couvert du bloc ouvrier et paysan, mais le parti communiste était maître de la rue, le communisme était acclamé par les classes ouvrières; les orateurs du parti communiste, les mots d'ordre et le drapeau du parti communiste étaient acclamés, non le bloc comme une force indispensable indépendante du parti. Mais il a pu prendre la rue grâce au bloc ouvrier et paysan. Nous devons reconnaître que cette tactique du bloc ouvrier et paysan a ce côté positif très important de permettre au parti une liaison étroite avec les masses et une action de masse,

VASSILIEF. - Mais quel rôle a joué le parti communiste?

HUMBERT DROZ. - Les démonstrations ne peuvent pas être organisées par le parti communiste.

VASSILIEF. - Recevoir l'autorisation de la police?

HUMBERT DROZ. - Oui, recevoir la possibilité d'habitation publique. Le Bloc ouvrier et paysan a toutes les possibilités légales. Il est une couverture, c'est le côté positif de la tactique du Bloc ouvrier et paysan. Il y a un côté négatif, c'est les dangers de dégénérescence qu'il contient. Le Bloc ouvrier et paysan tend à remplacer le parti communiste si l'on n'y veille constamment et je le répète il est une organisation telle qu'il est un fait un parti électoral qui sert au parti communiste de couverture mais qui lui-même joue le rôle d'un parti et non pas d'un bloc occasionnel ouvrier et paysan, pour l'action de masse extra-parlementaire. Seulement au dernier congrès du parti ce caractère a été corrigé et le danger clairement vu et signalé.

DOCU. Les expériences faites par les camarades de l'Uruguay et d'Argentine ont aussi en partie les résultats positifs de mettre nos partis petits en liaison avec de plus larges masses, d'un autre côté, des résultats absolument négatifs. En Argentine, par exemple, là où le parti peut intervenir légalement, on a utilisé la tactique du bloc ouvrier et paysan dans une région où le parti s'est complètement noyé, a disparu sans le bloc et il n'est resté ni parti communiste, ni bloc ouvrier et paysan.

VASSILIEF. - Qu'est-ce qui reste?

HUMBERT-DROZ. - Rien. Dans une autre région, le parti communiste a utilisé la tactique du bloc ouvrier et paysan et il a réussi à créer une série de cellules communistes et à étendre l'organisation du parti dans la campagne. Par l'intermédiaire du Bloc ouvrier et paysan, se sont constitués des comités là où il n'y avait aucune organisation du parti.

Les meilleurs de ces éléments constituant le comité du Bloc ouvrier et paysan ont adhéré au parti, ont créé des cellu-

les socialistes et des organisations communistes. Les côtés positifs de la tactique du parti ont été accompagnés de côtés négatifs; nos camarades argentins disent qu'il existe le danger que des éléments loucheux petits-bourgeois arrivistes, sentant la poussée des masses vers le parti communiste et vers le Bloc ouvrier et paysan s'emparent du Bloc ouvrier et paysan et en deviennent les chefs, sans contrôle du parti. La situation est telle en Argentine que notre parti a des sympathies dans certaines régions de la province, il a conquis une municipalité sous l'égide du Bloc ouvrier et paysan, sans même avoir prévu qu'il pouvait conquérir cette municipalité. Par la tactique du Bloc ouvrier et paysan, au moment des élections la majorité s'est trouvée aux mains du Bloc ouvrier et paysan mais nous avions là une cellule du parti qui a pris en main la direction du Bloc ouvrier et paysan et de la municipalité, mais des cas peuvent se produire où des éléments de la petite bourgeoisie peuvent utiliser le Bloc ouvrier et paysan pour se hisser au pouvoir quand il n'y a pas d'organisation du parti.

Quand nous aurons le compte-rendu ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ de la conférence nous pourrons, je crois, sur l'ensemble des interventions qui ont eu lieu sur cette question du Bloc ouvrier et Paysan tirer les leçons de toutes les expériences de nos partis: Brésil, Uruguay, Argentine, et faire le bilan de la tactique du Bloc ouvrier et paysan. A mon avis, les côtés positifs l'emportant sans contestation possible, mais nous devons mettre en garde nos partis contre les dangers et les déviations de cette tactique pour n'en récolter que des avantages. Nous avons déjà mis en garde les partis communistes contre la dégénérescence du Bloc ouvrier et paysan en un parti ouvrier et paysan ou en une organisation ferme qui réduit le parti communiste à une simple cellule d'un organisme plus vaste qui a une vie politique propre, plus intense que le parti communiste. Nous avons dit à nos camarades que là où le parti est légal, il ne doit pas créer de bloc ouvrier et paysan de façon permanente comme couverture électorale, mais qu'au contraire le parti doit intervenir comme tel de façon indépendante et utiliser la tactique du bloc ouvrier et paysan seulement dans les cas où il est nécessaire de mobiliser des forces plus larges que celles que peut atteindre le parti et surtout éviter de faire du bloc ouvrier et paysan une affaire purement électorale comme presque tous nos partis ont eu tendance à le faire en Amérique latine.

Le troisième problème très important et qui est vraiment un des problèmes les plus importants que nous ayons à envisager à Comintern, le plus rapidement possible, c'est la question de l'alliance ~~xxxxxxxxxxxxxxxx~~ avec les petits-bourgeois révolutionnaires ou les éléments libéraux révolutionnaires; cette question se pose comme un problème immédiat et très urgent dans une série de pays, dans la plus grande partie du continent sud-américain, au Brésil avec la colonne Prestas et les éléments qui sont autour de Prestas. Nos camarades du Brésil nous ont posé la question d'un mouvement révolutionnaire pour Juin ou Juillet, en liaison avec les éléments de Prestas; cette question se pose en Colombie où notre parti est lié à trois généraux qui préparent pour le mouvement révolutionnaire.

Ce même problème est posé par les camarades de l'Equateur où les libéraux et les conservateurs préparent une révolution contre le gouvernement pour l'automne.

Au Vénézuéla, les révolutionnaires vénézuéliens ont asisi l'arsenal et chassé le gouvernement de Caracac; ils ont pris les armes et sont rentrés au Vénézuéla pour mener la guerrilles contre Gomez.

En Colombie, la situation est trèsgrave, non seulement nous avons eu la grève des bananes qui était une véritable insurrection avec décomposition facile et rapide de l'armée, si nous avions eu un parti communiste en Colombie, un vrai parti, nous aurions pu développer un mouvement révolutionnaire d'une grande ampleur. Nous avons des faits plus récents qui démontrent l'instabilité politique grandissante sur la crise économique et financière; démonstrations et grèves de Bogota, des étudiants ont été tués dans la rue; la grève de Bogota et le mouvement de masse ont déterminé la démission des ministres de la guerre et des travaux publics, et du chef de la police ainsi que du maire de Bogota; mouvement de grève de caractère nettement politique qui a déterminé l'élimination du gouvernement des éléments les plus acharnés contre le communisme et qui avaient réagi le plus féroceement contre la grève des bananes. Naturellement ce mouvement de masse puissant se développera en Colombie.

An Pérou, la même situation. Nos camarades nous posent la question de la liaison avec les éléments révolutionnaires libéraux contre la dictature péruvienne.

Au Pataguay, même situation; vous pouvez prendre les journaux gouvernementaux et bourgeois qui viennent d'arriver, ces journaux du Pataguay réservent la moitié de leur place au danger communiste; le gouvernement a organisé une démonstration nationale contre le communisme. Et notre parti compte à peine quelques cent dizaines de membres, mais au Pataguay et en Bolivie, après l'intervention du Secrétariat sud-américain, nos camarades ont fait un véritable travail contre la guerre, dans les masses et dans l'armée, ils ont répandu des tracts dans l'armée au point qu'il y a dans l'armée du Pataguay une fermentation révolutionnaire très forte. Nos camarades quelque peu nombreux ont fait un très bon travail, un simple ouvrier sans parti a traduit un appel du Secrétariat sud-américain dans la langue des indiens et l'a répandu parmi les troupes envoyées vers la frontière de Bolivie, sur les bateaux qui transportaient les troupes tous les soldats ont reçu l'appel du Secrétariat sud-américain et cela a produit une très grosse impression; dans les journaux du Pataguay on mène une campagne systématique contre le danger communiste.

Cette question de la liaison avec les éléments révolutionnaires petits-bourgeois est une des questions les plus importantes que nous ayons à trancher. Que devons nous dire à nos camarades quand ils posent cette question pratique d'un mouvement de masse, d'un mouvement révolutionnaire préparé, organisé et dirigé par les éléments libéraux; que devons nous leur répondre? Qu'ils ne doivent pas y prendre aucune part? C'est impossible. Le mouvement de masse passera sur notre tête et nos partis s'isolent du mouvement révolutionnaire. Nous avons donné provisoirement certains directives: de ne pas laisser réduire le mouvement révolutionnaire à une action des officiers et de l'armée; s'efforcer de le développer en une action des masses ouvrières et paysannes, poser dans les masses les revendications révolutionnaires, convoquer des congrès ouvriers et paysans pour poser avec force ces revendications et en faire le livier du mouvement de masse; travailler nous mêmes dans l'armée et ne pas la laisser aux mains des généraux "révolutionnaires" libéraux, y avoir nos cellules de soldats, parce qu'en général ce sont les officiers qui entraînent

СКОЙ ЭП
archives.ru

СКОЙ ЭП
archives.ru

СКОЙ ЭП
archives.ru

СКОЙ ЭП
archives.ru

les soldats mais l'armée elle-même n'est pas touchée par la propagande révolutionnaire, les soldats ne posent par leurs revendications. Lorsque les régions entières ouvrières et paysannes sont dans nos mains, cela peut être facilement le cas de certaines régions, nous devons créer des soviets ouvriers et paysans, développer le pouvoir local révolutionnaire des masses travailleuses et en faire le levier pour étendre le mouvement de masse dans la voie de la révolution démocratique-bourgeoise.

C'est une des questions sur lesquelles nous devons faire plus de clarté et donner des directives à nos camarades; en liaison avec cette préparation révolutionnaire nous avons vu qu'il existe chez beaucoup de nos camarades et en particulier en Colombie une idée erronée du caractère de la révolution et de sa liaison avec le mouvement économique des masses pour leurs revendications immédiates quand s'est développée la grève des bananes, quand l'armée était décomposée, Macchas, le chef de la grève a demandé de la région bananière à la centrale du Parti la possibilité de développer l'action en une insurrection. Il avait pris contact avec la région de Baranquillas; Castrillon avait organisé Baranquillas, toute la région du fleuve Magdalena était prête à se soulever. La centrale du parti a donné le mot d'ordre d'action de solidarité dans tout le pays et a envoyé des émissaires pour réaliser ce mot d'ordre; mais dans la centrale existe un Comité cellulaire qui dirige l'action militaire du parti en liaison avec les généraux libéraux. Ce comité a un plan de développement de la révolution en Colombie. La grève des bananes, ce formidable soulèvement de 3.500 ouvriers, la décomposition de l'armée, l'action de solidarité dans le pays etc. n'étaient pas prévus dans le plan du Comité militaire du parti; cette action de masse était pour lui un ennemi, un dérangement du plan et ce comité militaire contre les ordres du C.C. envoyait ses émissaires pour empêcher l'action de solidarité en affirmant qu'elle entraverait et nuirait à la révolution. Le parti obéit au Comité militaire et non au comité central qui est plus décoratif qu'effectivement direction du parti. Le comité militaire est la vraie direction du parti. Il y a chez nos camarades une théorie que l'organisation syndicale, le développement des luttes pour les revendications immédiates, le développement des grèves affaiblit le mouvement révolutionnaire, distrait les forces de la préparation militaire de l'insurrection. Le parti et la classe ouvrière doivent garder leurs forces pour la révolution, donc, par de revendications immédiates, pas de grèves, plus il y a de réaction et d'exploitation, plus la révolution est proche, c'est la politique du pire. Uribe Marquez, le chef du parti dans le procès où il a été condamné à mort, je voudrais être au parlement pour voter la peine de mort, parce que si j'étais condamné à mort la révolte viendrait plus vite. Le parti a encouragé des paysans à signer des contrats de travail tout à fait détestables, en leur disant plus vous signerez de contrats qui vous lient, plus vite viendra le moment de la révolte!

Nous avons lutté contre cette conception. Les camarades qui étaient à Buenos-Ayres ont été convaincus, mais il s'agit de convaincre les chefs du parti qui sont en Colombie. Les lois sclérotées ont été saluées d'abord par le parti socialiste-révolutionnaires comme un pas vers la révolution et ce sont les libéraux qui ont mené la lutte contre ces lois. Ce n'est qu'après l'intercession du délégué de Profintern que le parti a aussi engagé une campagne de masse contre la loi héroïque.

Je dois dire que le facteur qui provoque le plus fortement l'instabilité dans les pays sud-américains est la politique de l'impérialisme, en particulier la lutte des deux impérialismes Yankee et anglais. Le mouvement révolutionnaire provient de l'accentuation de la lutte de classe sans doute, il

СКОЙ ЭПОХИ
rchsivos.ru

СКОЙ Э
rchsivos.ru

СКОЙ Э
rchsivos.ru

СКОЙ ЭПОХИ
rchsivos.ru

a un mouvement de masse à la base, mais la lutte de l'impérialisme américain affaiblit aux la classe dominante et son gouvernement et favorise même à certains moments le mouvement de masse contre le gouvernement pour obtenir de lui certaines facilités. En Colombie, nos camarades savent que les généraux libéraux révolutionnaires sont en contact avec les Etats-Unis et avec Gomez au Venezuela. Ce sont les mêmes généraux révolutionnaires qui au moment du détachement de Panama ont mené la guerre civile en Colombie pour permettre l'intervention des Etats-Unis. Notre camarade Maetcha a été convoqué par le directeur de la City Bank de Santiago au Chili, qui lui a déclaré: Vous allez à la conférence bolcheviques, nous savons cela, vous n'y entendrez que des discours et des résolutions, mais vous ne recevrez pas l'aide que vous attendez pour faire la révolution en Colombie, mais nous, nous avons de l'argent, nous vous offrons 500.000 dollars et 40.000 fusils pour faire la révolution en Colombie, mais signez un engagement que lorsque vous aurez le pouvoir toutes les concessions pétrolières seront aux Etats-Unis.

La première réaction de nos camarades a été d'accepter l'argent et les fusils avec l'intention de ne pas tenir leur promesse en ce qui concerne le pétrole. Cela montre l'état dans lequel se trouve notre mouvement.

VASSILIEF. - La proposition a été faite au parti ou à la personne?

HUMBERT-DROZ. - Elle a été faite à Maetcha, mais on lui avait demandé d'engager le parti et de signer avec les autres représentants du parti. Les Etats-Unis ont intérêt à développer un mouvement révolutionnaire en Colombie. Le gouvernement de Colombie s'oriente vers l'Angleterre dans sa politique pétrolière et même une politique qui ne plaît pas aux Etats-Unis. Il a annulé la concession Barco et naturellement les Etats-Unis cherchent à faire pression sur le gouvernement. Ils ont refusé les nouveaux crédits, dont le gouvernement avait besoin pour continuer ses travaux publics qui sont maintenant abandonnés en partie, ils chercheront à développer un mouvement révolutionnaire pour pouvoir intervenir ou pour pouvoir aider incontinent le gouvernement à combattre la révolution pour obtenir de lui tout ce qu'ils veulent en publiant ensuite l'engagement de notre parti pour le discréditer devant les masses. Développer un mouvement révolutionnaire pour obtenir le pétrole et d'autres concessions du gouvernement conservateur et liquider en même temps la vraie menace révolutionnaire! Tel est le plan yankee.

Nos camarades ont compris qu'ils devaient repousser cela, mais je le répète, l'instabilité, la situation révolutionnaire des pays de l'Amérique latine, est grandement favorisée par la lutte entre les deux impérialismes et par la lutte à l'intérieur de chaque bourgeoisie nationale, entre le camp anglais et le camp américain, des gens qui passent de l'un à l'autre, qui se font acheter par l'un ou par les autres. Tous les députés, les ministres, les hommes politiques et les journalistes en général sont à vendre plus ou moins cher à l'un ou à l'autre même en Argentine, un camarade qui est conseiller provincial a déjà reçu des offres pour vendre son vote ou simplement pour ne pas assister à une séance.

Tout cela jette un discrédit absolu sur les organes politiques et gouvernementaux et augmente l'instabilité et la lutte à l'intérieur des couches de la bourgeoisie nationale.

Quelques mots sur la situation dans nos différents partis.

Nous n'avons pas étudié en détail la situation du Mexique, parce que nous avons pensé que vous le faisiez ici. D'autre part, nous avions comme seul représentant Siqueiros et un autre camarade qui paraissait encore moins au courant que Siqueiros de ce qui se passait dans le parti. Mais je dois dire que dans les interventions de Siqueiros à la conférence de Buenos Ayres et des interventions de l'autre camarade, j'ai l'impression que nous devons intervenir d'une façon énergique et rapide. Nos camarades n'ont pas l'idée de résister à la répression gouvernementale par une action de masse, mais proposent de se réfugier dans les montagnes et de commencer une guerrilla. C'est très difficile au Mexique de savoir qui représente l'opinion du parti. Siqueiros nous dit qu'on avait envoyé Ramirez Ramirez à Moscou parce qu'il était en désaccord avec la direction du parti sur la création de la centrale syndicale, mais il est très difficile de connaître l'opinion du parti. Le parti a pris part à l'action contre les tentatives de coup d'Etat réactionnaire; ce sont nos camarades paysans de la province de Veracruz qui ont repris la ville Veracruz des mains des insurgés, mais sans aucune action politique liée à l'action militaire; ils ont simplement repris la ville de la Veracruz au gouvernement. Quand Siqueiros nous a développé sa théorie des caudillos courageux, nous lui avons dit que le véritable courage aurait été à Veracruz, puis ce nous étions maîtres de l'Etat, de poser la question de la formation de soviets, de créer le gouvernement ouvrier et paysan à Veracruz, au lieu d'agir à la Veracruz comme si nous étions une partie de l'armée de Partes Gill.

Nous ne savons pas dans quelle mesure Tejeda, le gouverneur de la Veracruz a de l'influence dans les rangs de la ligue agraire et quelle influence y a le parti. Siqueiros dit que Tejeda y a probablement plus d'influence que le parti; tout cela est une situation que nous n'avons pas envisagée en détail sachant que vous traitiez ici la question et aussi parce que nous n'avions pas de représentant autorisé de la direction du parti mexicain.

GUATEMALA ET SALVADOR : au Guatemala il y a un parti de 50 à 100 membres. A Salvador, un groupe plus réduit encore. Ce sont des camarades ouvriers s'efforçant de comprendre ce qu'est le communisme et qui sont un groupe de propagande communiste à l'intérieur du mouvement syndical; ils ont en mains l'organisation syndicale x des deux pays et leur unique travail communiste est de faire de la propagande, de l'agitation, du recrutement de communistes dans les organisations syndicales. Au point de vue idéologique, ils sont assez faibles; au point de vue organisation aussi. Je répète que ce sont deux groupements de propagande communiste au sein du mouvement ouvrier qu'ils dirigent.

Au Panama, il y a un petit parti communiste à l'intérieur du parti labouriste qu'il dirige entièrement. Il s'efforce de bien travailler dans le mouvement syndical du Panama, ces camarades paraissent - bien qu'ils prennent seulement maintenant rapports avec le secrétariat sud-américain - être mieux orientés que les camarades de l'Amérique centrale, mais je crains que ces camarades ne nous aient raconté ce qu'ils croyaient devoir nous intéresser et nous plaire, et je pense qu'il est bon d'aller sur place pour contrôler leurs renseignements. Ils font cependant l'impression d'être des éléments très sérieux.

COLOMBIE : Je vous ai dit dans les grandes lignes dans quel état se trouve notre parti. RABATZ a été là-bas 6 mois, mais il n'a pas vu grand chose et les camarades Colombiens

dissent qu'il n'a pas compris ce qui se passe en Colombie. Sa grande faute a été de se lier immédiatement avec un groupe d'intellectuels de la capitale et de travailler trop exclusivement avec ce groupe, sans chercher à se lier et à gagner la confiance d'Uribe Marquez et de ceux qui ont la véritable direction du mouvement de masse en Colombie. Les intellectuels de Bosota sont peut-être de bons camarades quoique j'aie des doutes à ce sujet, mais ce n'est pas eux qui dirigent le mouvement et qui ont l'influence sur les masses; Maecha, le chef de la grève bananière n'a vu Rabaté qu'à Montevideo. Rabaté était à Baranquillas au moment de la grève ~~aux~~ bananière et au lieu de faire tout son possible pour pénétrer dans la zone, il est rentré à Bosota. La situation là-bas est grave et nous devons y envoyer un ou deux camarades pour aider le parti et grouper les éléments communistes. Il y a certainement là-bas d'excellents éléments ouvriers révolutionnaires, des éléments comme Maecha avec qui on peut travailler. Il a un tempérament d'anarchiste-putschiste, qui ne veut pas discuter beaucoup, mais c'est vraiment un tempérament révolutionnaire qui est lié aux masses et sait les organiser et les entraîner à la lutte. Il a dirigé tous les mouvements de grève de Colombie. On peut faire de lui un bon militant communiste, mais il faut aider ces camarades, étudier avec eux leurs expériences, discuter avec eux, les entraîner, malgré une certaine suffisance - ils déclarent qu'en Colombie, on ne fait pas comme en Allemagne et en Russie, etc... - ; en discutant avec eux, en leur rappelant leurs expériences, on réussit à leur faire comprendre quelque chose. Par exemple:

La question de la liaison économique avec le mouvement révolutionnaire n'était pas claire, ils considéraient que la CCCC avait eu raison de ne pas développer la grève des bananes pour réserver les forces pour la révolution. Après avoir discuté, ils reconnaissent que c'était une faute, que cette grève pouvait se développer en un grand mouvement révolutionnaire, qu'elle devait être le point de départ du mouvement révolutionnaire, qu'il faut être indépendant des généraux libéraux, etc...

RABATEUR : d'après les renseignements qui nous ont été donnés par les trois délégués ~~un~~ de Guayaquil, un de la région paysanne de la côte et un de Quito, le procès d'épuration du parti socialiste et de sa transformation en un parti communiste se poursuit rapidement et avec énergie. Au début, Paredés a évité les exclusions en masse et une épuration vigoureuse par crainte de provoquer la constitution d'un parti réformiste; mais maintenant il a la conviction qu'un parti réformiste se constituera de toute façon avec l'aide gouvernementale, et l'épuration du parti socialiste se poursuit rapidement. Le travail de constitution, des organisations du parti, d'épuration et surtout de pénétration du parti et l'orientation du parti vers les ouvriers agricoles, les ouvriers des latifundia est déjà commencé et se poursuit avec des succès déjà appréciables. Le camarade qui travaille dans la région agraire du littoral nous a raconté un peu la façon dont le parti y pénètre et vraiment Paredés a fait un travail que je n'attendais pas de lui; il s'est entouré de bons éléments ouvriers.

RABATE a confirmé ce que les délégués nous ont raconté de sorte que nous serions dans une bonne voie.

PEROU : Le seul groupe avec lequel nous soyons en contact maintenant, c'est le groupe de Porto Carrero, Mariatigui qui qui dirige la revue *Amaná* et le journal "Labor". Bien que ces camarades s'efforcent de se placer sur le terrain du léninisme, il y a encore beaucoup à faire pour que leur idéologie soit vraiment une idéologie communiste, cependant leur évolution en une année a été très rapide et profonde. L'APRA est liquidée, le groupe a une idéologie de classe prolétarienne de plus en plus nette. Nous devons les aider à poursuivre l'évolution commencée et nous efforcer d'en faire notre point d'appui au Pérou.

Il y a des éléments tout à fait sérieux et avec lesquels nous pouvons travailler. Ils ont fait un grand travail et un grand effort pour étudier les problèmes de la conférence de Buenos-Ayres, principalement le problème des races.

En BOLIVIE : nous avons aussi un groupe de camarades qui se sont révélés au cours du congrès de Montevideo et au cours de la conférence comme de bons camarades. Il y a là un indien, sur lequel on avait quelques doutes, mais qui au cours du congrès et de la conférence a été très bien. C'est lui qui a organisé la délégation à Montevideo et Buenos-Ayres et qui a insisté pour que de Potosi, on n'envoie pas un perruquier, mais un mineur qui travaille dans la mine. Cela montre une bonne orientation de sa part. Le mineur qui est venu est un élément intéressant, vif d'esprit, qui a saisi une série de questions, qui est décidé à la constitution d'un syndical et aussi d'une cellule. Nous n'avons pas de parti communiste en Bolivie, mais seulement un groupe mais c'est une base. Ce sont tous des éléments sérieux sur lesquels on peut compter. Ils ont développé l'agitation contre la guerre sur la direction du Secrétariat de Buenos-Ayres.

En PARAGUAY, le danger de guerre avec la Bolivie a provoqué une crise du parti et son épuraton de Ibarola. Codovilla est allé là-bas. Ibarola tenait le parti dans ses mains et ne voulait pas traiter avec "l'Internationale de Buenos Ayres", mais seulement avec "l'Internationale de Moscou". Il craignait de développer une action contre la guerre. Les éléments sérieux du parti ont été groupés par le secrétariat sud-américain. Ibarola chassé du parti et le parti a fait un travail contre le danger de guerre tel que, la presse du Paraguay est pleine de la lutte contre le danger des communistes, bien que le parti n'ait que quelques dizaines de membres.

En BOLIVIE et au PARAGUAY, une chose intéressante à noter c'est que des éléments anarchistes ont été les premiers à répandre les tracts, les appels contre la guerre du secrétariat sud-américain; il y a dans les syndicats anarchistes, dans le mouvement anarchiste de Bolivie et du Paraguay des éléments avec lesquels nous devons travailler et que nous pouvons influencer et attacher à notre mouvement; mais alors que nos groupes étaient passifs, les premiers tracts qui ont été distribués l'ont été par des anarchistes. Le secrétariat sud-américain qui avait des adresses, a envoyé des paquets de tracts aux organisations syndicales et anarchistes se sont aussitôt mis à la besogne. Après, nos groupes se sont ressaisis et ont bien travaillé.

En CHILI, la situation est très difficile pour nous à cause de la répression. Le Parti s'était reconstitué, avait tenu une conférence, la liaison était reprise. Mais la répression policière a tout fauché.

Codovilla est allé là-bas, a constitué le comité central qui, quelques semaines après était aussi arrêté. Maintenant est arrivé un camarade de la région du Gabbete. A la base certainement des organisations sont maintenues, mais le contact manque.

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

VASSILIEF. - Parmi les membres, y a-t-il des provocateurs?

HUMBERT-DROZ. - Il y a certainement de la provocation, mais on ne sait pas où. Ibanex copie fidèlement le fascisme de Mussolini et a constitué ~~xxxxxx~~ des syndicats gouvernementaux avec les anciens dirigeants de la FOCH et avec les traitres communistes. Il a créé des maisons du peuple, des journaux ouvriers, etc.

VASSILIEF. - Dans les éditions du parti, on n'a pas encore écrit sur la FOCH.

HUMBERT DROZ. - La FOCH existe comme le parti, mais n'a pas de direction centrale. S'il vient un camarade de la région du salpêtre et s'il peut rétablir les liaisons nous nous efforcerons de reconstituer un comité central dans la région du salpêtre et non dans la capitale. Je crois que ça a été une erreur de reconstituer un comité central dans la capitale parce que la répression est beaucoup plus forte, peut-être le ferons nous à la frontière. En tous cas, le secrétariat s'efforcera avec le camarade qui vient de reconstituer un centre du parti.

En Argentine, la situation s'est à peu près rétablie dans la dernière année, c'est à dire que les organisations de base du parti ont reconstruit leurs ~~xxxxxx~~ forces.

VASSILIEF. - Quels sont les effectifs?

HUMBERT-DROZ - 3.000 environ

STEPANOFF. - Il y a une augmentation

~~xxxxxx~~ HUMBERT-DROZ. - Le parti s'est développé en province et c'est un bon signe, mais la base du parti, par exemple la base du parti à Buenos-Ayres est encore tout à fait une base petite-bourgeoise ou des couches d'ouvriers de la ville de la grande capitale. Dans le mouvement de la jeunesse, Pierre n'a pas encore trouvé un jeune qui passe les affaires de la jeunesse avant sa fiancée et ses affaires de famille.

Le parti a repris une influence sur les masses. Il a été un temps où le parti avait perdu la confiance des masses après la dernière crise. Il l'a reconquise mais la grande maladie du parti, c'est qu'on discute beaucoup et qu'on agit très peu.

Il y a en Argentine actuellement une activité beaucoup plus grande des masses ouvrières, des grèves: grèves dans les frigorifiques, grèves dans le bâtiment, dans les régions du pétrole grève à Rosario, le développement qui est à la tête de ces grèves importantes? Les anarchistes, bien qu'ils n'aient pas de programme. Ils font la grève pour la grève et cependant les anarchistes dirigent les ouvriers parce qu'ils sont actifs, ont la liaison avec les masses et nos camarades sont passifs, le travail du parti trop bureaucratique, pas assez près des masses ouvrières.

Les anarchistes dirigent les mouvements là bas, tandis que le parti discute encore sur sa tactique syndicale, qu'il a déjà modifiée plusieurs fois, mais qui jamais n'est appliquée. Il y a toujours des discussions sans fin au C.C. à la commission syndicale, mais personne n'applique les décisions dans les syndicats. A mon avis, un grand danger pour le parti est le manque de cadres et la situation qui se développe à la direction du parti, par suite du ce manque de cadres. Il y a tous les éléments pour

u

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

une nouvelle crise dans le parti.

Quelle est la situation ? Notre tentative de concentration des forces de la direction du parti : Ghioldi, Codovilla, Romo, grâce à l'action de Pierre et Maggi est consolidée et a été un succès; des anciennes fractions, des anciens groupes, ~~mais~~ il ne subsiste que peu de chose, ce n'est pas dans la renaissance des vieilles batailles que le danger se trouve; mais Ghioldi est malade. J'ai parlé avec lui longuement, il prétend qu'il n'y a aucune espèce de raison politique à sa maladie, les poumons, le cœur sont malades, avec le début d'une anémie cérébrale qui rend tout travail intellectuel très difficile. Le médecin lui a ordonné un repos prolongé et il est loin du centre du parti, au moment où il serait là absolument nécessaire comme force de direction. Codovilla a un certain respect pour lui, il sent une force en Ghioldi, au moins égale à la sienne, sinon supérieure, au point de vue politique; Romo n'a pas la même autorité et la situation se développe dans laquelle Codovilla exerce le rôle de candidat du parti, les questions politiques, les petites questions d'organisation, les finances, l'administration, tout passe par Codovilla, c'est une allée et venue continuelle dans son bureau, de camarades qui viennent régler les questions les plus diverses. C'est une situation qui, en se développant, deviendra très dangereuse.

Nous avons eu une séance où nous avons cherché à lui faire comprendre, où nous avons insisté sur la nécessité d'un travail collectif à la direction, sur la nécessité de diviser et de répartir les tâches et le travail de la direction, de la nécessité que Codovilla se voue davantage au travail du secrétariat sud-américain, sur la nécessité de former de nouveaux cadres, d'élargir la direction, de laisser plus de responsabilité aux camarades dans les petites questions, ~~xxxxxxx~~ etc., mais c'est assez difficile. Avec cela, il y a une discussion très importante sur la question syndicale; la question de perspective de la création d'une nouvelle centrale syndicale en Argentine adhérente à Montevideo et la tactique à l'égard de la fusion de la C.O.A. et de l'O.S.A.; la création d'un comité d'unité, etc... Les résistances à la nouvelle tactique syndicale pour ~~xxxxxxx~~ rester sur la position des résolutions de Comintern se sont trouvées chez Maggi et chez Romo tandis que Codovilla adoptait le point de vue du comité de Montevideo, de sorte que maintenant les rôles sont renversés, dans la position syndicale. Ces discussions sur la question syndicale ont provoqué une certaine lutte à la direction du parti où Ghioldi s'est trouvé à côté de Codovilla contre Romo et Maggi. La situation n'est pas stable et je crains beaucoup qu'on ait de nouvelles difficultés. Mais Pierre lui-même qui insistait pour qu'on prenne des mesures énergiques n'a pu faire aucune proposition pratique, affirmant l'impossibilité d'écarter Codovilla de la direction du parti et n'ayant aucun candidat pour renforcer la direction.

VASSILIN: Il n'y a personne parmi ces trois mille membres?

HEBERT-DROZ: C'est la question essentielle, faire sortir de nouveaux cadres, mais ces nouveaux cadres qu'on essaye de créer dans les jeunesses sont déplorables.

En URUGUAY: le parti a un grand succès avec la formation de la nouvelle centrale syndicale et c'est un de nos partis qui travaille le mieux. La grande faiblesse en Uruguay c'est qu'on ne discute pas assez dans le parti, c'est un groupe de camarades à l'antipode de l'Argentine; les camarades vivent unis et craignent comme le feu l'exemple de l'Argentine, ils n'aiment pas à soulever les questions politiques qui peuvent les diviser, de sorte que la vie politique au centre dirigeant du parti est très réduite; on ne discute les questions qu'au jour le jour

A la base du parti, très peu de vie dans les colonies. Pourtant, après les élections qui ont été un échec partiel à Montevideo, nos camarades ont senti que quelque chose se marchait pas dans le parti, ils ont engagé une discussion politique et ont donné un peu de vie à la base du parti, mais le parti manque certainement de vie idéologique et politique à la base comme à la direction.

Sur le Brésil, vous avez entendu le rapport du camarade Astrogildo, nous avions seulement un camarade du Brésil à la conférence de Buenos-Ayres. En passant à Rio de Janeiro, j'avais parlé avec le Bureau politique du parti de certains problèmes, en particulier de la question es élections au Brésil présidentielles qui se posent dans quelques mois. Les camarades avaient envisagé de soutenir la candidature de groupe de Prestas s'il présentait un candidat. J'ai combattu ce point de vue en disant qu'après le ler Mai la formation de la centrale syndicale, la grève et le mouvement de masse qui démontrent l'influence acquise par le parti, il ne devrait pas se mettre à la remorque du candidat de la petite bourgeoisie. Il doit présenter un candidat du bloc ouvrier et paysan et faire une campagne nationale sur le programme du bloc ouvrier et paysan. Les camarades n'étaient pas décidés et ont dit : on discutera encore. On avait discuté cela à Buenos-Ayres. Le dernier jour de la conférence est arrivé un jeune camarade et nous a dit qu'il était chargé d'aller voir Prestas et de lui demander quelles étaient ses intentions, que le parti était décidé à soutenir une candidature du groupe de Prestas dans les élections présidentielles et à renoncer à une candidature propre au cas où Prestas présentera un candidat. Il avait mandat aussi de voir s'il y avait possibilité d'avoir un programme révolutionnaire commun. Je dois dire qu'à Buenos-Ayres, le camarade Pierre du KIM soutenait d'abord le point de vue des camarades brésiliens. Il était contre une candidature du parti et une action indépendante du bloc ouvrier et paysan dans les élections. Ce n'est qu'après une discussion avec Pierre et l'arrivée du jeune camarade et des propositions qu'il formulait que Pierre a un clairement le danger et a soutenu notre point de vue. Nous avons combattu le point de vue des camarades du Brésil en lieu de présenter un programme révolutionnaire propre, ils envisageaient un programme commun avec Freitas. Non présenter le programme du bloc ouvrier et paysan mais chercher une plateforme électorale commune avec Prestas. Nous avons combattu ce point de vue et avons dit : Vous devez avoir votre plateforme et votre candidat et placer Prestas devant le fait accompli. Or bien l'écarte avec vous, on bien nous le combattons. Les questions que nous avons traitées avec le parti brésilien se sont résumées à cette question de relations avec Prestas. Dans cette question, il y a des signes évidents de déviation opportuniste chez nos camarades brésiliens. Les questions au Brésil devront être traitées plus à fond, ici, avec Américo Ledo.

Au Venezuela nous n'avons rien à l'intérieur du pays. Nous avons toujours un groupe à Mexico et l'unique représentant du Venezuela est toujours notre camarade Martinez qui représente le parti et les syndicats existant dans le pays.

VASSILIER : Quand à e-t-il l'insurrection ?

HUMBERT-DROZ : La guerre civile est latente. Nous avons gagné Il y a eu de grandes grèves et des mouvements locaux de masses importants au cours des dernières années. Nous avons posé la question de l'envoi de camarades de l'Amérique latine pour travailler dans la classe ouvrière et initier l'organisation et le travail illégal du parti, mais les camarades n'ont pas la possibilité matérielle d'envoyer quelqu'un là-bas. La

propagande révolutionnaire dans le pays est faite par les éléments bourgeois libéraux, des étudiants ayant une idéologie à la fois fasciste et nationale-révolutionnaire, - ils donnent en exemple Mussolini qui a fait la grandeur de l'Italie et Sandino qui a lutté contre l'impérialisme, Mussolini et Sandino en exemple dans le même article. Aucun lien avec nous ni avec le parti soi-disant révolutionnaire qui organise un gouvernement provisoire à Mexico. Mais ces éléments ont organisé le coup de main de Curaçao, ils ont une idéologie confuse, mais ils agissent là-bas dans le pays et dirigent le mouvement de masse. Un peu de progrès révolutionnaire se fait au Venezuela par la Colombie, mais l'état de notre parti colombien est tel qu'il ne peut développer beaucoup l'idéologie communiste. Le travail en Colombie est important à cause des liaisons possibles avec le Venezuela.

CUBA .- Nous avons là deux partis communistes. C'est une situation assez curieuse. Nos camarades de Cuba qui sont au Mexique sont sans liaison avec le Parti communiste qui était représenté directement à Montevideo et à Buenos-Ayres, tandis qu'un autre parti communiste écrit au secrétariat sud-américain et est en rapport avec lui. Ce parti aurait en mains la direction d'un syndicat d'ouvriers agricoles tandis que notre parti dirige la C.S.I. Nos camarades ont aussitôt dit: ce deuxième parti est un parti de provocateurs et de policiers. C'est possible. Mais la question est celle-ci: Peut-il y avoir deux partis communistes? Il se peut que le parti, étant illégal, il y ait deux noyaux constitués qui s'ignorent. Il sera nécessaire d'envoyer quelqu'un du Mexique à Cuba pour voir les deux partis que nous avons là-bas.

Dans les Antilles nous n'avons rien et c'est une des plus grandes nécessités maintenant, précisément à cause de ces différents problèmes que j'ai soulevés, de développer notre activité et nos organisations dans les Antilles.

Frossard est député au de la Martinique au Parlement français, il est certain que nos camarades communistes français doivent pouvoir pénétrer à la Martinique.

De nombreux ports Anglais dans les îles qui appartiennent à l'Angleterre et pour les nord-américains avec Haïti, St-Domingue, et les Hollandais avec Curaçao. Il est absolument nécessaire que nous pénétrions à Curaçao qui est un des centres les plus importants près de la côte du Venezuela et le centre des raffineries de pétrole. Tout le pétrole de Colombie et du Venezuela passe par Curaçao.

Maintenant, pour terminer quelques questions pratiques. D'abord la question du Secrétariat sud-américain. Il est certain qu'après la conférence de Buenos-Ayres, nous devons envisager quel travail fera le secrétariat sud-américain. Rester comme il est, est impossible. Le secrétariat c'est Godovilla, c'est Maggi et Pierre et c'est tout.

D'abord ses compétences et son travail. Il a commencé avec un travail plus technique que politique, c'est-à-dire la liaison avec les partis sud-américains, il a développé ans cette dernière année un travail politique absolument nécessaire; exemple: la préparation du congrès de Montevideo, conférence contre la guerre, direction des partis dans la question du danger de guerre entre la Bolivie et le Paraguay, édition de tracts, direction du travail, citation anti-impérialiste lors du voyage de Koover, l'activité au Chili, Je dis ce travail de direction politique est absolument nécessaire et doit être développé, mais pour étendre ce travail comme il le faudrait les forces là-bas sont insuffisantes, au point de vue technique et politique. Ou bien il faut

СКОЙ ЭП
archives.ru

СКОЙ ЭП
archives.ru

СКОЙ ЭП
archives.ru

СКОЙ ЭПОХИ
archives.ru

réduire les tâches du secrétariat à des tâches techniques, de liaison. Je pense que ce serait une faute, ou bien il faut le développer en un secrétariat et un bureau sud-américain qui accomplisse un travail de direction politique contrôlé par le présidium. Dans ce cas, il faut le réorganiser et le renforcer.

La liaison avec la Colombie et avec l'Équateur se fait plus facilement de Buenos-Ayres que d'ici, même avec Cuba et l'Amérique Centrale ou du Mexique. Tous les partis ont dit qu'ils ne voulaient rien avoir à faire avec le Mexique.

Les camarades du Cuba et du Guatemala nous ont demandé de ne rien faire passer par le parti mexicain. Il faut donc laisser tomber l'idée d'y créer un sous bureau et développer celui de Buenos-Ayres. Encore au moment de la conférence de Buenos-Ayres, le Mexique a demandé d'envoyer 700 dollars pour envoyer deux camarades. Les 700 dollars ont été expédiés mais les deux camarades ne sont pas venus.

La liaison entre Buenos-Ayres et l'Amérique Latine est assez bonne, en tout cas plus rapide qu'avec Moscou. Par exemple, avec la Colombie, nous avons envoyé deux exemplaires de la lettre colombienne à deux adresses que nous ~~xxxxxxxxxxxx~~ avions données des élèves de l'École, ces deux exemplaires ne sont pas parvenus, un sixième exemplaire envoyé beaucoup plus tard à une nouvelle adresse seulement est parvenu, tandis qu'entre Buenos-Ayres et la Colombie la correspondance est régulière.

La première question est l'organisation de notre secrétariat sud-américain au point de vue personnel et au point de vue des possibilités de travail. Au point de vue personnel, vous savez que le secrétariat politique avait décidé que Codovilla ne devait pas mettre les pieds à Montevideo. Ce fait a provoqué un certain heurt et la démission de Codovilla. Nous avons envisagé la situation à Montevideo et nous nous télégraphions en demandant que soit levée cette décision. La réponse a tardé un peu, elle est venue après le congrès, mais elle laissait à la délégation le soin de décider en dernier ressort; nous avons levé l'interdiction; d'ailleurs pendant le congrès à Montevideo Codovilla est venu assister aux pourparlers du secrétariat S.A. avec les délégations, mais bien que nous ayons levé cette décision, il a maintenu sa démission en disant: Moscou n'a pas confiance; c'est une décision qui montre qu'on n'a pas confiance, il faut désigner au secrétariat quelqu'un qui ait la confiance entière du présidium. Nous avons dans une séance du secrétariat décidé qu'il devait rester à son poste, mais probablement sa lettre de démission viendra ici; mais même si cette question est réglée par le maintien de Codovilla, il est certain que Codovilla ne peut pas être à lui seul le secrétariat sud-américain, surtout si l'on étend maintenant le travail du secrétariat sud-américain politiquement et techniquement, si l'on fait de la revue du secrétariat un organe vivant et complet, etc... Il est absolument nécessaire de renforcer le secrétariat et envisager la situation. On m'a dit que les jeunes s'appelaient Pierre, de sorte que ce sera une force de moins dans le secrétariat. Je ne sais pas quelle décision on prendra concernant Maggi, mais s'il est une force politique active du secrétariat, il n'est pas la force motrice du secrétariat. Ghioldi est éliminé du travail du secrétariat par suite de sa maladie; Gomez qui est membre du secrétariat, mais ne vient que de temps en temps pour une séance et s'occupe surtout des questions de l'Uruguay, ce n'est pas une collaboration permanente; Ledo n'y est pas en permanence non plus et se trouve maintenant ici. La question du renforcement et de l'organisation du secrétariat s'impose de façon urgente.

En liaison avec cela se pose la question du travail de documentation et de statistiques pour l'Amérique latine. Nous l'avons envisagé avec les camarades de Profintern et du Bureau de Montevideo. On rassemble un peu de matériel à Comintern, à Profintern, à Krestintern, à Montevideo, à Buenos-Ayres, mais nulle part on ne fait de travail systématique et complet.

D'autre part, ni à Montevideo, ni à Buenos-Ayres, on ne fait de documentation anglaise. Or, les matériaux sérieux et exacts sont en anglais. La question d'un centre de documentation pour l'Amérique Latine doit donc être résolue. Il faut décider ou bien à Montevideo, ou bien à Buenos-Ayres, mais il faut absolument créer un seul centre.

La troisième question. La question des écoles. La question de l'organisation des écoles et du développement des cadres de l'Amérique Latine est une des questions des plus urgentes.

VASSILIEV : Sur la base des pays.

HUBERT-DROZ : Les deux choses. Ici, la décision de créer un secteur sud-américain à l'école orientale, est excellente, mais il faut l'organiser. Les camarades émettent qu'il y ait à l'école un ministre une dizaine de places, mais il faut comprendre que pour avoir les élèves en nombre, il ne faut pas envoyer un télégramme en décembre ou janvier. Il faut absolument que l'école léniniste et l'école orientale donnent à temps les chiffres d'élèves pour les différents pays, envoient l'argent au secrétariat assez tôt de façon qu'on puisse organiser le départ des élèves d'une façon méthodique ; de cette façon seulement, on peut avoir les élèves. Mais à côté de ces écoles, les camarades des divers pays ont posé la question d'une école plus courte, de quel que mois à Buenos-Ayres. J'avoue que l'idée est bonne, mais la question se pose qui enseignera? Nous n'avons pas sur place de forces suffisantes disponibles. Si nous décidons une école là-bas, nous devons envoyer une ou deux forces pour donner des cours.

VASSILIEV : Et c'est tout à fait difficile.

HUBERT-DROZ : Ensuite, se pose la question de l'aide politique effective, par exemple, la situation que nous avons au Mexique, la situation que nous avons en Colombie, la situation que nous avons au Pérou, Bolivie, Equateur, etc., même la situation que nous avons au Brésil où notre parti est meilleur, plus ferme, plus solide, mais où se posent les problèmes de la liaison avec la petite bourgeoisie, du bloc ouvrier et paysan, nécessite l'envoi d'instructeurs et de représentants. Au Mexique, en Colombie, c'est absolument nécessaire si nous ne voulons pas perdre ce que nous avons. Nous avons déjà quelqu'un au Mexique, mais il est absolument nécessaire d'envoyer quelqu'un en Colombie le plus vite possible.

4.- La question de Krestintern. Krestintern doit envisager aussi la question de l'Amérique Latine, de façon à s'occuper pas seulement du Mexique. Le problème agraire dans tous les pays de l'Amérique Latine est tel que le Krestintern doit envisager la conquête des pays de l'Amérique Latine.

5.- Les questions liées à l'émigration. L'émigration polonaise prend des formes tout à fait particulières. Le gouvernement polonais envoie sur chaque bateau un agent de l'émigration polonaise qui, au cours du voyage, revive le sentiment patriotique des polonais.

Il est nécessaire que dans les pays d'où part l'émigration on commence le travail parmi les émigrants. Les émigrants, arrivés en

Amérique latine, sont parqués. A Rio de Janeiro on les débarque dans une île où viennent les agents recenseurs des plantations. On leur fait signer des contrats et on les amène directement dans les plantations sans qu'ils entrent en contact avec les ouvriers de Rio et comme le travail de pénétration du parti est très difficile, en réalité, ils ne sont pas touchés par le parti ni par les syndicats. C'est un peu différent pour l'Argentine. Mais l'émigration et de plus en plus un cercle fermé. Il faut nous poser la question de pénétrer parmi les émigrés au départ du pays d'origine. Les syndicats révolutionnaires doivent donner des renseignements sur le marché du travail, sur les conditions de travail aux syndicats rouges et aux minorités révolutionnaires des pays d'émigration, et de façon à ce que les ouvriers puissent avoir certains renseignements sur le marché du travail, les conditions de vie, de travail et d'autre part, envisager l'envoi de camarades dans l'émigration, même pour faire le travail nécessaire parmi les émigrés. Sans que ce soit des couches que nous touchons très difficilement mais qui est absolument nécessaire de toucher.

J'ai dit déjà la nécessité d'orienter nos partis de Hollande, d'Angleterre, de France, des Etats-Unis vers la pénétration de leurs colonies, des Antilles, des Guyanes, etc... et en particulier au point de vue syndical. Si nous ne faisons pas ce travail dans les pays d'où part l'émigration nègre, il est difficile de le faire dans les pays où les nègres arrivent.

Ce ne sont ^{là que} les problèmes essentiels, je formulerai encore pour le secrétariat une série de propositions concrètes, pratiques pour développer notre travail après nos conférences.

Nous avons, dans presque chaque pays une base de travail et une belle perspective de développement, Mais il faut travailler avec ardeur et intensité. Les conférences ne sont vraiment utiles que si nous dépassons notre travail et notre effort. Mais dans ce cas seulement, nous conquerrons l'Amérique Latine.

ДОКУМЕНТЫ СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ

<http://sovdoc.rusarchives.ru>

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ

[archives.ru](http://sovdoc.rusarchives.ru)

ДОКУМЕНТЫ СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ

<http://sovdoc.rusarchives.ru>

СОВЕТСКОЙ ЭПОХИ

[archives.ru](http://sovdoc.rusarchives.ru)

Документы Советской Эпохи

<http://sovdoc.rusarchives.ru>